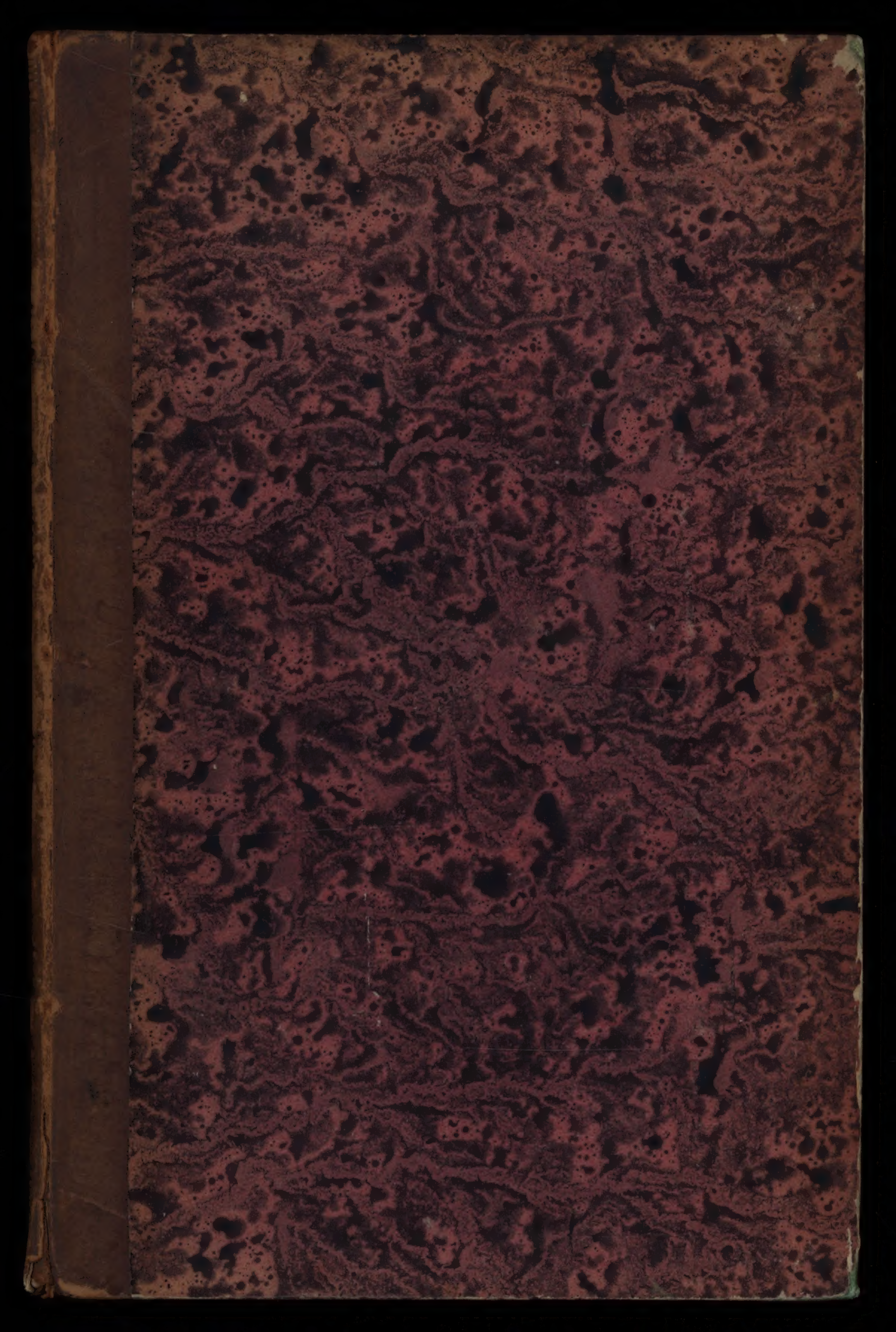
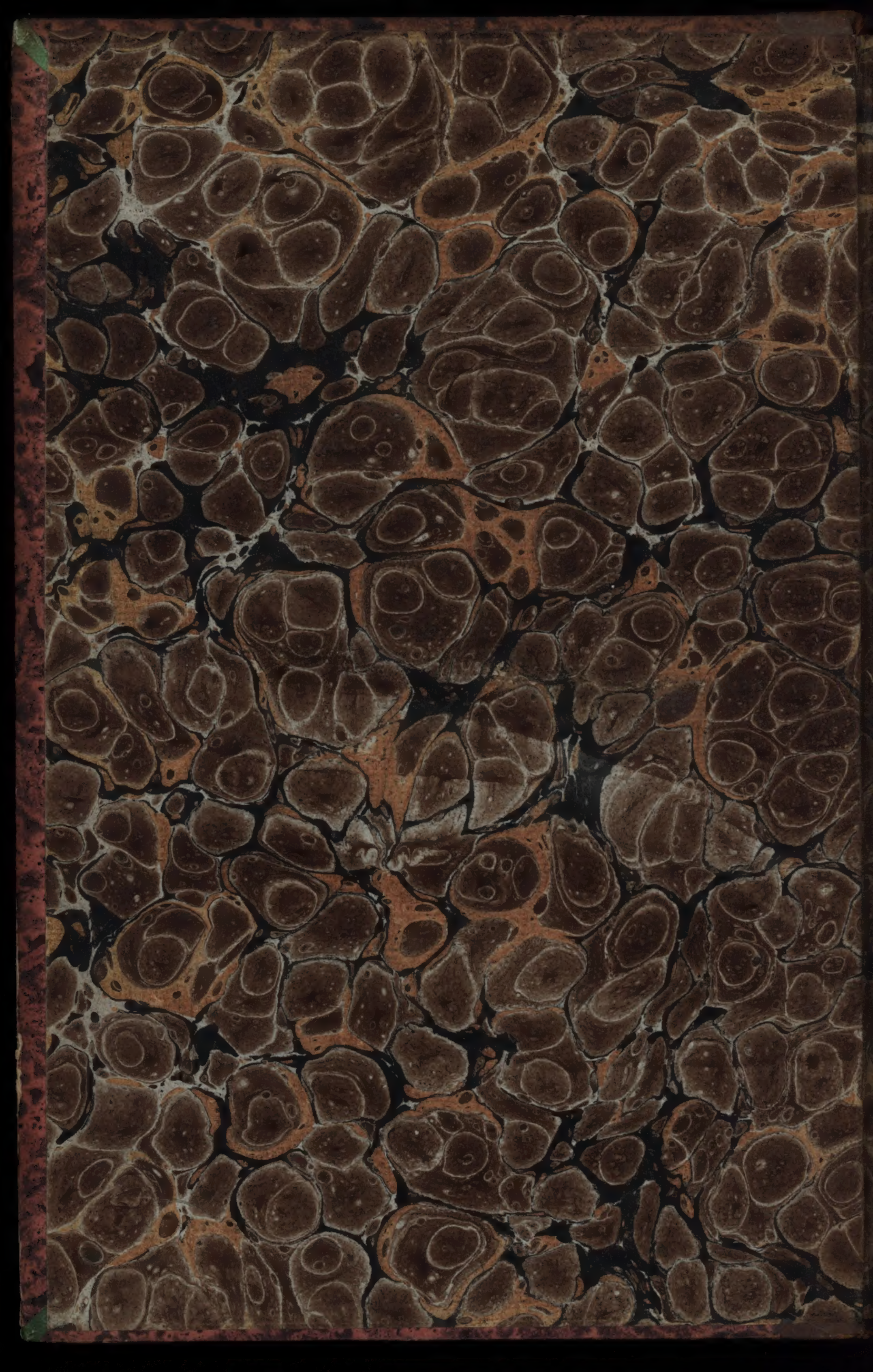
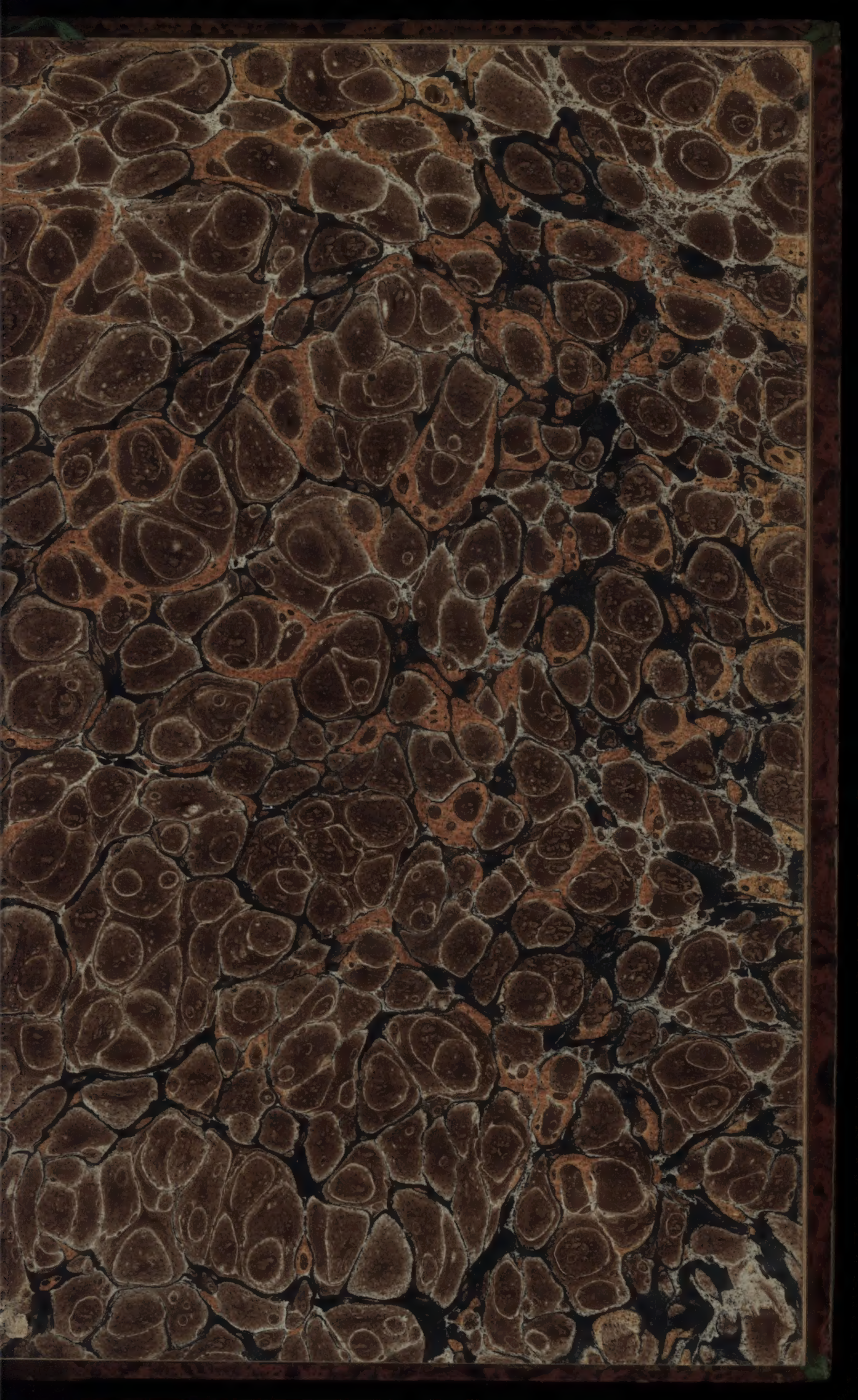






LA PEINTURE,

POÈME

EN TROIS CHANTS.

Cet Ouvrage se vend à Paris,

Chez
- LANDON, Editeur des Annales du Musée, rue de l'Université, n° 19;
- CHAUMEROT, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois;
- MARTINET, Libraire, rue du Coq-Saint-Honoré;
- COUSIN D'AVALON, Libraire, quai Voltaire;
- BRASSEUR aîné, Imprimeur, rue de la Harpe, n° 93.

LA PEINTURE,

POÈME

EN TROIS CHANTS,

PAR H. Z. DE VALORI.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

1809.



A Monsieur Girodet.

D'Ossian peintre poétique,
D'Atala séduisant auteur,
Qui, tour à tour énergique, enchanteur,
Sais passer de la force à la grâce magique,
D'un sourire encourage-moi :
Je chante la Peinture, et de cet humble Ouvrage
Au vrai talent je voudrais faire hommage;
Puis-je mieux m'adresser qu'à toi!
Trop heureux, en montrant mon zèle,
Si de ma plume, en ces essais nouveaux,
Il s'échappait une étincelle
Du feu qui sort de tes pinceaux!



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

POUR faire l'éloge de la Peinture il suffit de la nommer ; en vain pour en relever les charmes l'éloquence emploierait-elle ce qu'elle a de plus pompeux ; les traits les plus délicats, les figures les plus hardies n'ajouteraient rien à l'estime que l'on eut de tout temps pour ce bel art : Vénus et les Grâces n'ont pas besoin

pour nous enchanter de cette parure mensongère, de ces ornemens inutiles qui servent souvent à masquer les défauts de la nature.

Plus énergique, plus vive que l'éloquence, elle seule a l'avantage de nous faire voir les objets sous leurs propres couleurs et dans toute leur vérité; elle rend d'un coup d'œil et avec précision ce que le discours le plus long et le plus orné ne pourrait crayonner qu'à demi; elle saisit, elle surprend la nature dans ses productions; elle en examine, elle en combine le mécanisme; elle en représente, elle en copie tous les effets sensibles : elle doit presque toujours à la nature son plus beau coloris; mais elle la choisit, l'embellit, la pare de nouvelles grâces.

De quelle universalité n'est pas la

Peinture! Elle est le langage de toute la terre; elle parle éloquemment à tous les yeux : semblable à la beauté et à l'harmonie, la Peinture n'est nulle part étrangère; souveraine de tous les pays, partout elle a des droits puissans; partout où il est des hommes sensibles et délicats elle trouve des sujets et des temples.

Telle est la Peinture; le grand nombre de ses admirateurs atteste sa gloire et son prix. Tous les hommes sont sensibles aux attraits de la Peinture. Ici l'on m'objecte que pour éprouver quelque sensation à la vue d'un tableau il faut pouvoir en porter un jugement sain et être versé dans les mystères de l'art; mais il est aisé de détruire cette objection. Le célèbre Rollin a dit : « Un beau tableau charme et enlève « un spectateur qui n'a aucune idée de la « Peinture ; le sentiment fait à peu près

« sur lui ce que l'art et l'usage font chez « les connaisseurs. »

La satisfaction d'un artiste éclairé l'emportera toujours, il est vrai, sur celle d'un simple artisan; mais l'un et l'autre seront satisfaits diversement.

Voyons le connaisseur devant le tableau d'un grand maître : rien ne lui échappera; il verra la disposition de l'ensemble, l'ordre, l'économie de tout l'ouvrage, la sagesse de la composition, la variété, le contraste des figures, la diversité des attitudes, le beau choix des draperies; il verra la belle entente du coloris, la distribution savante des lumières; et il jugera enfin de la beauté des épisodes et de la vérité des accompagnemens.

Voyons maintenant devant le même tableau un homme que les arts n'ont

point formé : la science ne le flattera pas; mais il sera frappé d'une passion saisie, d'un caractère marqué, d'une vérité d'expression.

Entouré des prodiges de la Peinture, apostrophons ici ses détracteurs, qui, s'appuyant faussement sur le fini des Hollandais, font consister la magie de la Peinture dans le mécanisme des doigts: pourrait-on oublier cette ligne de démarcation qui existe entre les arts libéraux et les arts mécaniques!

L'artisan, dont la main est façonnée journellement à l'exercice du métier dont les fonctions roulent dans un cercle limité, fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier, et ce qu'il fera demain.

L'artiste au contraire, qui, par la nature de son art, est obligé de se servir de sa main pour mettre au jour les

productions de son génie, comme le Peintre et le Sculpteur, est blâmé de se répéter lui-même; la main n'est pour lui qu'un premier outil : en un mot, le pinceau et le ciseau ne sont presque pour le peintre et le sculpteur que ce qu'est la plume pour le poëte et les touches du forté sous les doigts du musicien-compositeur : l'artiste n'est rien s'il n'est inspiré.

Jouvenet, paralysé de la main droite, ayant conservé un esprit sain et un talent encore jeune, voulut un jour peindre; aussitôt sa main gauche se soumettant à sa volonté, il exécuta le tableau du Magnificat, qu'on admirait dans le chœur de Notre-Dame.

On a beaucoup écrit sur la Peinture, et, malgré la diversité des opinions et des jugemens, on est assez d'accord sur

son origine ; mais je présume qu'avant Dibutade l'homme avait eu l'idée d'arrêter ou plutôt de fixer sur une muraille les traits chéris de celui ou de celle qui avait su lui inspirer des sentimens d'amitié, d'amour ou de reconnaissance ; l'imitation lui est si naturelle!

Cet art a pris sans doute naissance avec la Sculpture, l'une et l'autre ayant pour principe le dessin. Il a dû, selon les temps, suivant la remarque de Pline, disparaître au milieu des bouleversemens du globe et des fureurs de la guerre; mais les beaux-arts sont comme le phénix, qui renaît de sa cendre. Ce qui viendrait à l'appui de mon incertitude sur l'origine de la Peinture, c'est que Gigès en fut l'inventeur en Egypte, Enchire dans la Grèce, et Bularque en Italie, sous Romulus. Je pourrais citer encore les

peintres qui ont composé avant a décadence de l'empire romain ; mais ces citations seraient absolument déplacées, et propres seulement à charger la mémoire de noms presque inconnus; je n'en compte que six dont la célébrité justement méritée ait dû parvenir jusqu'à nous ; Zeuxis, Parrhasius, Pamphile, Thimante, Apelles et Protogène, qui vécurent sous le règne d'Alexandre-le-Grand : quoiqu'il ne nous reste aucun de leurs ouvrages, on peut aisément juger des progrès de la Peinture par le degré où s'éleva alors la Sculpture. A cette époque on payait un tableau d'Apelles cent talens (180,000 livres de notre monnaie). Il nous reste encore, à la vérité, à Rome, dans la Vigne Aldobrandine, un morceau de peinture très-antique; le nom de l'auteur est inconnu : ce morceau

représente un mariage ; c'est un dessin magnifique. Que le laps de temps l'ait entièrement altéré, soit encore le mauvais choix des couleurs, ou l'ignorance plus grande de les préparer, ce monument des âges ne permet plus de juger du coloris des Grecs.

L'antiquité a célébré jusqu'à l'exagération le talent presque incroyable de Zeuxis et de Parrhasius, qui, par l'illusion de leurs tableaux, parvinrent à tromper les yeux : il est à présumer qu'ils avaient pénétré plus avant dans les principes du coloris que l'auteur de ce tableau. Ils n'avaient, il est vrai, aucune connaissance de la Peinture à l'huile, qui donne plus de force et de vigueur aux couleurs ; Pline cependant parle d'un certain vernis qui pouvait égaler ce procédé.

Nous ne combattrons point ici le témoignage de mille auteurs qui ont attesté leur suprême talent, et le degré éminent où la Peinture était alors parvenue.

Faut-il que les anciens aient ignoré l'art de graver! S'ils avaient eu cet avantage quelle infinité de belles choses ne posséderions-nous pas! les monumens de Memphis, le Temple de Jérusalem, et tant d'autres édifices de la Grèce et de l'ancienne Rome. Pausanias, qui nous en parle si savamment, aurait accompagné ses descriptions de figures démonstratives; nous pourrions mieux comprendre l'érudit Vitruve. Quels regrets pour les enfans des arts! que de chefs-d'œuvres dont ils ont à déplorer la perte! Que dis-je? consolez-vous en étudiant les étonnans et nombreux ouvrages des Raphaël, Michel Ange,

Corrège, Titien, Dominiquin, Albane, Poussin, Lesueur, etc.; ils doivent suspendre vos regrets.

L'ouvrage que je présente au public ne fera sans doute ni de grands dessinateurs, ni de grands coloristes, mais peut-être pourra-t-il inspirer un peu d'amour pour la Peinture; la chanter, c'est animer les esprits d'un même feu pour les beaux-arts. Mais j'entends gronder les censeurs, surpris que les difficultés ne m'aient pas arrêté dans ce travail : je m'y suis laissé entraîner par un charme irrésistible; la Peinture offre tant de séduction au poëte, surtout lorsqu'elle se présente à lui avec les images les plus brillantes!

Tâchons ici de montrer l'analogie des deux arts en rappelant à tous le précepte d'Horace : *Ut pictura poesis.*

Le savant Dufresnoy fit paraître sous le règne de Louis XIII un poëme didactique sur la Peinture, estimé des connaisseurs.

Le père de Marsy, moins bon peintre, mais plus brillant poëte, a composé dans la langue de Virgile un ouvrage sur le même sujet, qui a été traduit avec élégance par M. Regnault Warin, dans ses *Loisirs Littéraires.*

M. de Watelet, dont la mémoire est chère aux artistes qu'il protégeait, nous a présenté dans notre langue les règles précises de la Peinture.

Un de nos poëtes distingués, Lemierre, inspiré par les préceptes de Dufresnoy, par les vers charmans et pittoresques de M. de Marsy, fit paraître aussi en 1769 un poëme de la Peinture, où parmi de grands défauts on rencontre de grandes beautés.

Ce n'est qu'en tremblant que j'ose, après ces écrivains savans, soumettre au Public un petit ouvrage que je ne destinais en le composant qu'à nourrir mon amour pour la Peinture et à charmer mes loisirs. J'ajouterai que je n'ai pas cru devoir suivre la marche de ces excellens auteurs; peut-être ai-je mal fait; cependant une réflexion vient me rassurer; comment assigner un ordre méthodique à l'éclair de l'inspiration? J'ai jeté sans art les règles premières et principales de la Peinture; fallait-il instruire la palette à la main? j'aurais embrassé entièrement l'esprit didactique; et comment oser entrer en lice avec le législateur du Parnasse! Un pygmée peut-il lutter avec un hercule?

En parcourant l'admirable galerie où se trouvent réunis les chefs-d'œuvres

dans tous les genres de peinture, je me suis dit que l'inspiration faisait les peintres comme les poëtes; j'ai voulu ranimer l'enthousiasme pour cet art. Ne présenter que des règles, c'eût été embarrasser la marche du génie; les principes guident au but; l'aiguillon de la gloire nous donne seul l'élan pour y atteindre.

LA PEINTURE,

POÈME.

LA PEINTURE,

POÈME

EN TROIS CHANTS.

CHANT PREMIER.

Je chante dans mes vers la magique imposture
D'un art imitateur, rival de la nature,
Qui, donnant aux objets la forme et la couleur,
Enchaîne sur la toile et les yeux et le cœur.
  Du céleste séjour, ô Vénus-Uranie,
Descends! viens me prêter tes pinceaux, ton génie:
Tu sais éterniser des souvenirs bien doux;
Tout ce que nous aimions est encor parmi nous!
D'un monarque adoré, d'un héros ou d'un sage
Tu reproduis pour nous la glorieuse image;
Tu sais ressusciter par tes secrets touchans
Une mère qu'en vain regrettaient ses enfans;

D'un amant exilé tu calmes la souffrance:
Un portrait peut tromper les ennuis de l'absence.
D'un frère, d'une sœur tu me rendras les traits:
Ils ne sont plus; mais, grâce à tes divins bienfaits,
Je pourrai, m'entourant de ma famille entière,
La saluer encore à mon heure dernière.
Sœur de la Poésie et simple en ses attraits,
La Peinture à nos yeux brille des mêmes traits:
L'une, avec ses couleurs et son ombre légère,
Au sourd fait admirer le langage d'Homère;
Et l'autre, de son chant animant les sujets,
A l'aveugle étonné découvre les objets.
Il faut que tour à tour, de nos cœurs interprète,
Le poëte soit peintre, et le peintre poëte;
Par le double chemin de l'oreille et des yeux
A l'âme ils porteront des traits victorieux.
Que ne peut la Peinture en merveilles féconde,
Quand le dieu des talens l'anime, la seconde!
Tout signale à jamais le pouvoir du pinceau:
Rhodes dut son salut aux charmes d'un tableau. (1
Des malheurs d'Ilion l'attendrissante image
Assurant aux Troyens un asile à Carthage;
La loi qui défendait dans Athène autrefois
L'emploi d'un art si noble à de serviles doigts;
Le généreux vainqueur de l'Euphrate et d'Arbelle
Immolant son amour aux vœux brûlans d'Apelle;

Et ce nouveau Tyrtée animant ses guerriers
Au portrait d'un soldat couronné de lauriers,
Et mille traits encor que l'univers admire,
Partout de la Peinture ont attesté l'empire.
Laissez-vous entraîner par cet art enchanteur,
Dont le prestige heureux rend l'homme créateur;
Peintre, au Temple des Arts, où Raphaël préside,
La gloire vous attend; que son ombre vous guide.
Loin de moi cet esprit méthodique, apprêté,
Qui le compas en main mesure la beauté!
Du goût inspirateur je signale l'empire;
Il est plus d'un pinceau; c'est donc à vous d'élire. (2
L'un, enfant de Clio, retrace les combats,
Le choc impétueux des coursiers, des soldats;
Ou, pour se délasser cherchant un paysage,
Présente un site agreste ou les jeux du village.
Des plus légers détails exact observateur,
L'autre dans un portrait, fidèle imitateur,
Captive avec les ris la grâce qui s'envole,
Et d'un trait de pinceau lui donne la parole.
L'un, avec artifice employant les couleurs,
Imite le satin et le velours des fleurs;
D'une détrempe active invoque la puissance;
D'une seule couleur fait aimer l'indigence;
Ou, sur l'émail jetant quelques traits pleins d'appas,
De Petitot promet les travaux délicats.

L'autre pour s'illustrer avec raison préfère
Un cristal coloré qui jamais ne s'altère.
Celui-ci, pour orner un Vatican nouveau,
Sur un enduit humide esquisse un grand tableau.
Dans l'accord des crayons ceux-là plus heureux brillent,
Ou sur le doux ivoire avec grâce pointillent.
  Le code pittoresque embrasse en ses projets
Les formes, les couleurs, les plans et les effets.
Honneur à Dibutade, industrieuse amante,
Qui, fixant sur un mur une ombre vacillante
Tandis que sommeillait l'objet de son amour,
Du profil par instinct devina le contour!
  Jeune artiste, au dessin attachez-vous sans cesse;
Que vos formes toujours avec âme et finesse
Coulent comme la flamme en ondes circulant,
Ou le reptile adroit qui glisse en se roulant;
Sans cesse variez dans chaque personnage
Le port, l'âge, le teint et les traits du visage;
Déployez-nous du corps les doux balancemens,
Une attitude vraie en tous ses mouvemens:
Toutefois, avec soin offrant la perspective,
Ménagez du lointain la trace fugitive.
Toujours dans vos tableaux, avec sévérité,
De même qu'au théâtre observez l'unité;
Dans les groupes divers que votre scène étale
Placez-vous vos acteurs, marquez un intervalle;

Surtout qu'à nos regards enchantés et surpris
L'ensemble donne à l'œuvre et le charme et le prix;
Du corps dévoilez-nous l'admirable harmonie;
Saisissez le scalpel : ici l'anatomie,
Qui meut du corps humain les ressorts prononcés,
Découvre encore une âme en ses restes glacés.
Etudiez enfin les monumens antiques
A la Grèce enlevés dans les temps héroïques;
Du sublime dessin oracles consacrés,
Ils offrent du vrai beau les types révérés.
C'est peu que de cet art l'étude vous enflamme;
Sans doute le dessin du coloris est l'âme;
Mais comme un teint brillant ajoute à de beaux traits,
La palette à la main prêtons-lui des attraits.
Heureuse Sicyone, ô plage toujours chère!
Tu reçus dans ton sein Dibutade et Glycère!
La Peinture en naissant, par un bizarre sort,
De deux couleurs n'offrait que l'indigent accord;
Des arides rochers la pierre blanchissante,
Et le bois qui noircit sous une herbe brûlante:
Glycère à Sicyone, en mariant des fleurs,
Apprit à Pausias l'union des couleurs; (3
Et le peintre, enivré par cet heureux délire,
De Pomone, de Flore interrogea l'empire:
Au lis éblouissant il ravit la blancheur,
L'incarnat à la rose, à l'œillet la fraîcheur;

A l'humble violette, aux vives hyacinthes,
Aux raisins empourprés il prit ses belles teintes :
Et l'adroit Pausias, de son bonheur épris,
Les nuança bientôt à l'écharpe d'Iris.
D'un souris de l'Amour telle fut la puissance.
Dieu charmant, sur les arts quelle est ton influence !
L'homme de la nature imita tous les dons ;
L'argent de nos ruisseaux, et l'or de nos moissons.
Plus éclairé bientôt il fut plus téméraire ;
Il rendit de cet art l'Indostan tributaire ;
Il saisit des oiseaux les plumages divers,
Et pour lui le corail rougit au fond des mers.
   Ah ! sans doute les dieux, épris de la Peinture,
Par un rare bienfait, au sein de la nature,
Voulurent à l'envi nous retracer un jour
Les modèles d'un art digne de leur amour ;
Mais est-ce tout encor qu'un si grand avantage?
Il faut de ces faveurs bien connaître l'usage :
N'allez pas, affectant une folle chaleur,
Sur la toile au hasard étaler la couleur;
Il est dans les couleurs de douces sympathies
Qui, par un art divin sagement assorties,
Enchantent les regards d'accords aussi touchans
Qu'à l'oreille ravie en offrent les beaux chants.
O douce illusion, invention magique !
Ne pourrait-on, au gré d'un esprit poétique,

Si l'on peut marier mille sons enchanteurs,
Combiner le mélange et les tons des couleurs?
La Musique est image et doit peindre pour plaire :
Que la Peinture soit l'harmonie oculaire; (4
Muette symphonie, accords délicieux,
Les couleurs offriront un concert à nos yeux;
Malgré leur dureté le pinceau les marie:
Que votre œil soit le prisme où leur jeu se varie.
Des lumières aussi que les jets trop marquans
Ne nous présentent pas des corps s'entre-choquans;
Des ombres et des jours ménagez l'artifice;
Sans cela point d'effets. Elève encor novice,
Gardez-vous, emporté dans votre vol hardi,
De puiser le grand jour dans les feux du midi;
D'un soir délicieux la lumière dorée
Par un œil délicat doit être préférée;
Et vous pouvez encor choisir ce doux rayon
Qui dès que le jour naît éclaire l'horizon,
Ou l'instant qu'à travers un importun nuage
Le soleil rougit tout après un long orage.
Sans doute le grand maître, aussi savant qu'heureux,
Dans son plus vif éclat peindra l'astre des cieux;
On sait qu'au vrai génie il n'est rien d'impossible:
Disciple, cet effort est pour vous trop pénible.
  Montrons-nous naturels autant qu'harmonieux;
Surtout frappons l'esprit en abusant les yeux :

C'est par là que Zeuxis, l'ornement de la Grèce, (3
Crut d'un rival fameux signaler la faiblesse.
L'artiste dont Ephèse admirait le pinceau (6
Pour enlever le prix n'imita qu'un rideau.
Le peintre d'Héraclée a d'une main heureuse
Coloré quelques fruits d'une beauté trompeuse:
On place en un jardin cet ouvrage éclatant;
Les oiseaux abusés y volent à l'instant.
Comme Zeuxis est fier! quel glorieux suffrage!
Croyant sur son émule obtenir l'avantage,
Il l'invite en riant à montrer son tableau;
Impatient, il court arracher le rideau:
C'en est fait, son rival a remporté la pomme!
L'un trompa les oiseaux, mais l'autre a trompé l'homme.
De ces peintres savans éloge ingénieux,
Mais de l'antiquité récit trop fabuleux!
Le pouvoir du dessin de zèle vous enflamme;
L'attrait du coloris a captivé votre âme;
Mais d'abord méditons, composons un tableau:
Que le sujet toujours soit digne du pinceau;
Que l'ordre, la clarté, l'esprit, la convenance
De vos sages essais règlent la connaissance;
Il faut que tout s'explique à l'aspect du tableau:
Je ris du sot esprit dont le frêle cerveau,
Fier d'avoir entrepris un sujet apocryphe,
Dans ce même sujet présente un logogryphe.

Retracez avec soin les climats et les lieux
Qu'habitent vos pasteurs, ou vos rois, ou vos dieux;
Pour distinguer entr'eux les peuples de la terre
Sur le choix du costume il faut être sévère:
N'entassez point sans goût de riches ornemens;
Il me faut des grands traits et non des diamans;
Ce luxe est assommant et nuit au personnage:
Ah! la simplicité me plaira davantage.
Que de votre tableau le plan bien concerté
Soit pris dans la raison et dans la vérité;
Craignez, en y mêlant le sacré, le profane,
Que l'art inquisiteur au feu ne le condamne.
N'allez pas déguiser, tous deux à demi nus,
Le Christ en Jupiter, et la Vierge en Vénus.
Ne vous égarez pas dans les champs de l'histoire;
Rejetez un sujet dont l'idée est trop noire :
Elèves, eh pourquoi rembrunir vos tableaux?
Plutôt au sentiment consacrez vos pinceaux;
Offrez-nous de deux cœurs l'épanchement sublime:
Ecoutez et cédez à l'élan qui m'anime.
  Un prêtre d'Epidaure avait sauvé les jours
D'un nouveau Michel Ange invoquant son secours.
Du sort alors le peintre éprouvait l'injustice;
Quelle offrande porter à l'Amitié propice?
Sur ses autels enfin, pour déposer un prix,
Il s'avance... Bientôt il s'arrête surpris.

— Je viens de conserver un grand maître à la France,
Lui répond le vieillard; voilà ma récompense:
Jeune homme, reprenez un don peu mérité. —
Là s'élève un combat de générosité;
Mais l'artiste est vaincu. Ce trait divin l'enflamme;
Un si noble refus a pénétré son âme:
Il vole s'enfermer dans un secret réduit,
Où son génie ardent l'enchaîne jour et nuit;
Nul indiscret n'y peut troubler sa jouissance:
Vivement inspiré par la reconnaissance,
Il a peint Hippocrate aux yeux des courtisans
Refusant d'Artaxerce et l'or et les présens, (7
Touchante allusion qui brille en son ouvrage!
A son dieu tutélaire il court en faire hommage.
Traçons ce beau moment de sensibilité:
Le vieillard attendri, l'artiste transporté...
Non; je crains ma faiblesse, et ne saurais la feindre:
Heureux qui sent ce trait! hardi qui veut le peindre!
Pour émouvoir nos cœurs n'exagérez jamais
En prenant vos tableaux dans les fastes anglais;
Que le vice effronté, déshonorant la toile,
Jamais de la pudeur ne déchire le voile.
Sur des principes sûrs établissez votre art;
Un grand homme jamais ne fait rien au hasard:
Que la nature soit votre guide fidèle;
Que nul principe faux ne vous écarte d'elle:

N'allez pas cependant, compositeur craintif,
Ralentir d'un beau feu le mouvement actif:
Hâtez-vous de saisir l'instant qui vous anime;
C'est lui seul qui produit le grand et le sublime:
Le plus rapide trait est souvent le plus clair;
La flamme du génie est un brillant éclair.
« Que dans tous vos sujets la passion émue
« Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue. »
Je veux voir la Douleur, tenant un noir flambeau,
Pâle et de pleurs noyée, embrasser un tombeau;
La Joie au teint brillant, au folâtre sourire,
Enivrant tous les cœurs d'un aimable délire;
La Colère, écumant et les sens égarés,
Poursuivre la Terreur aux regards effarés;
L'Innocence timide abaissant la paupière,
Et l'indomptable Orgueil levant sa tête altière.
Mais si vous ne pouvez tracer en traits vainqueurs
Les sentimens divers; pour maîtriser nos cœurs
Offrez de l'action les images pressées;
Que les signes toujours nous rendent les pensées;
Car il est des sujets difficiles, ingrats,
Que malgré tout son art le peintre n'atteint pas.
Chez Timanthe admirez un effort du génie; (8
S'il présente à nos yeux la mort d'Iphigénie,
Comment a-t-il d'un père exprimé la douleur?
Il nous voile ses traits pour nous peindre son cœur.

Fuyez les grands écarts ; lorsque l'esprit s'oublie
Il peut nous entraîner jusques à la folie.
Trop heureux qui du ciel a reçu la faveur
De garder sa raison sans refroidir son cœur !
Ce mortel pourra seul (pour lui tout est possible)
Peindre les passions , rendre l'âme visible.
  Ces préceptes pourront diriger vos essais ;
Mais au Louvre courez préparer vos succès ; (9
Pour saisir ce grand art, dont le goût vous enivre,
L'immense Galerie est un précieux livre ;
Plus d'une grande école y charme nos regards :
Muse, transporte-moi dans le Temple des Arts !

FIN DU PREMIER CHANT.

LA PEINTURE,

POÈME

EN TROIS CHANTS.

CHANT SECOND.

QUELLE main a tracé ce sujet admirable,
Du jugement dernier le moment redoutable,
Où, pour interroger le juste et le pervers,
L'Eternel à ses pieds convoque l'univers?
Du génie et de l'art, ô quel divin mélange!
A son docte pinceau reconnais Michel-Ange. ([1]
Sans doute le critique, austère observateur,
Osera le nommer peintre exagérateur.
On vit la Barbarie, au visage gothique,
Reparaître à nos yeux et profaner l'antique:
Après Cimabué, par quelques Grecs instruit, ([2]
Michel-Ange paraît, et dissipe la nuit:

Le règne des beaux-arts lui doit sa renaissance.
Des Vandales jadis, plongés dans l'ignorance,
Empruntant de Vulcain la foudre et les flambeaux,
Du Temps qui détruit tout devancèrent la faux;
Et la Peinture en pleurs se couvrant de ses ombres,
Courut s'ensevelir aux antres les plus sombres,
Lasse de voir livrés à de honteux revers
Des traits dignes de vivre autant que l'univers.
Là des siècles obscurs franchissant la durée,
Longtemps elle languit des mortels ignorée;
Ce grand homme l'arrache à cet affreux séjour;
Mais elle se refuse à la clarté du jour:
Son éclat se ternit, s'efface, va s'éteindre;
Il ne lui reste plus qu'un seul moment pour peindre:
Il saisit cet instant, et prenant ses couleurs
Et son ardent pinceau qu'il baigne de ses pleurs,
Il dessine soudain une image vivante
De la Peinture antique à ses yeux expirante:
La Peinture renaît sous l'habile ciseau,
Et le marbre vivant ranime le pinceau.
Le peuple, le sénat, la pourpre, la thiare
Protègent une main si savante et si rare,
Et plus d'un souverain, de sa gloire jaloux,
Lui prête sa lumière et dirige ses coups.
Tout seconde à la fois le divin Michel-Ange;
Son génie a parlé; tout à coup Rome change:

Ayant interrogé ses superbes débris,
Il vient rendre aux Romains leurs monumens chéris,
Et d'un temple chrétien, rival du Capitole,
Il voue à l'Eternel l'imposante coupole.
De Vinci, son émule, aux rivages français (3
Vint enrichir notre art de ses tableaux parfaits;
Et la France hérita des œuvres d'un génie
Que longtemps mais en vain regretta sa patrie.
Bientôt le goût naissant répandit ses clartés;
Sa Cène captiva par de rares beautés:
Un prince toujours grand, même dans ses défaites,
Joignant l'amour des arts à l'esprit des conquêtes,
Jusqu'au dernier soupir François fut son appui.
Quel protecteur, quel roi fut plus digne de lui!
De Léonard la mort va fermer la paupière;
Le généreux monarque, à son heure dernière,
Pour l'embrasser encor porte vers lui ses pas,
Et le peintre de joie expire dans ses bras.
Ce grand dessinateur, aussi profond qu'habile,
Développa du trait l'étude difficile.
Admirable Lycée à Bologne élevé,
Par l'esprit, la nature et le goût achevé,
O toi de la Peinture auguste et digne temple,
Où, liés par le cœur, heureux et noble exemple,
Trois artistes fameux, frères, amis, rivaux, (4
Vinrent associer leurs célèbres travaux!

On vit alors le goût épurer la nature,
Sans jamais l'altérer ennoblir la Peinture.
Annibal plus hardi, toujours audacieux,
Dans sa marche a suivi l'astre brillant des cieux;
Il joint à la beauté, par un heureux mélange,
Un goût majestueux puisé dans Michel-Ange.
Tandis qu'il dessinait des traits pleins de chaleur,
Augustin près de lui préparait la couleur;
Louis leur inspirait sa poétique veine,
Et trempait ses pinceaux dans les eaux d'Hypocrène.
Salut, toi des Carrache, ô disciple fameux!
Peintre des passions, correct, harmonieux,
Savant Dominiquin, qu'un jugement frivole (5
Avait jadis nommé le bœuf de leur école,
D'Annibal tu remplis le vœu le plus touchant;
Ta main de la Peinture a fécondé le champ.
Eh! qui pourrait encor d'un Pasteur vénérable
Nous peindre comme lui le trépas mémorable?
Dans ce pieux tableau quel beau recueillement!
Jérôme communie à son dernier moment;
Affaibli par les ans et par un jeûne austère,
Sa force l'abandonne : une main tutélaire
Le soutient; et ses yeux par la mort presqu'éteints
Semblent se ranimer par les mystères saints.
Il rappelle avec peine un souffle qui lui reste.
Le grand prêtre s'avance, et tient le pain céleste.

Fils du ciel, descendez, une palme à la main,
Pour couronner Jérôme et ce chef-d'œuvre humain.
Cet artiste étonnant me subjugue, m'entraîne.
Il refusa vingt ans une gloire certaine;
Modeste, il repoussait l'éloge encourageant;
Mais chaque pas qu'il fit fut un pas de géant.
Dans les Alpes ainsi l'on voit l'aigle timide,
Faible et trop jeune encor pour prendre un vol rapide,
S'essayer plus longtemps dans ces rochers déserts
Pour atteindre plutôt au séjour des éclairs.
  Mais quel nouveau prodige! un artiste sauvage,
Un modeste maçon dans un obscur village,
Caravage paraît, et, pour troubler nos sens, (6
Sa verve n'a fait choix que d'objets effrayans.
Tel on vit autrefois Crébillon sur la scène
D'un voile ensanglanté revêtir Melpomène,
Et par divers tableaux où règne la terreur,
Nous charmer, nous séduire en nous glaçant d'horreur.
  Du Guide auprès de lui le contraste m'enchante: (7
Quelle grâce à la fois et naïve et touchante!
S'il peint les saints ennuis de Madelaine en pleurs,
Quelle expression vraie il donne à ses douleurs!
Tour à tour tendre et fier, il échauffe, il inspire.
Attentif, fixez-vous au rapt de Déjanire:
Sur sa croupe en fuyant le Centaure amoureux
Porte la nymphe objet de ses sauvages feux.

*

Il fuit : voyez l'effroi de la beauté timide!
Mais l'Amour ne saurait protéger un perfide:
Nessus espère en vain jouir de son bonheur;
Hercule va d'un trait percer le ravisseur.
Comme dans ses tableaux par une douce flamme
Tout s'anime! le Guide est le peintre de l'âme.
   Muse, tresse des fleurs; le Titien paraît (8
Entre Paul de Vérone et le fier Tintoret.
Venise avec orgueil nomme ce grand artiste:
Vrai dans le paysage, et divin coloriste,
Il étonne : voilà le moderne Xeuxis!
Quelle volupté règne en ses tableaux exquis!
De Danaé sa main nous trace la faiblesse;
Mais la ruse du dieu doit tout à son adresse.
S'il nous offre Vénus dans un bocage frais
D'Adonis endormi contemplant les attraits,
Pour sauver sa pudeur le peintre non loin d'elle
Des Amours a placé la troupe en sentinelle.
Se changeant à son gré, son pinceau tour à tour
D'Alcide est la massue ou la flèche d'Amour;
Ou plutôt n'est-ce pas la baguette magique!
Il devient à la fois gracieux, énergique:
Des martyrs de la foi s'il nous peint la douleur,
Quelle pompe d'effets! quels traits! quelle chaleur!
Titien à Clio parfois est infidèle:
Mais, disciple, approchez; voilà votre modèle.

On vit, dans un élan aussi touchant que beau,
Un prince avec respect ramasser son pinceau.
Ici du dieu des arts invoquons la lumière;
Cherchons dans le Corrège une large manière, (9
Le goût du clair-obscur, un choix noble et brillant:
Heureux qui comme lui peut sentir son talent!
Je le vois observant un tableau qu'on renomme.
Moi je suis peintre aussi! s'écria ce grand homme,
Comme d'un long sommeil s'élançant transporté.
Il rêva tout à coup son immortalité.
Père de la beauté, sous ses touches divines
Comme il a fait briller les grâces enfantines!
L'observateur admire en voyant son tableau
La Vierge au front pudique et Jésus au berceau.
N'imitez pas d'ailleurs, par un esprit bizarre,
Les caprices outrés où sa verve l'égare:
De ses crayons pourtant qui ne serait jaloux!
Mais devant Raphaël, peintres, prosternez-vous! (10
De votre art il déploie et le charme et l'empire:
Raphaël est un dieu; sous sa main tout respire.
Qu'à la fois il étale à mes yeux de trésors!
Dans un ensemble heureux d'admirables accords
L'énergique dessin de l'antique sculpture
Joint aux effets naïfs surpris à la nature;
On le trouve à la fois naturel et profond,
Agréable, solide, économe et fécond.

Venez étudier à l'École d'Athène!
Son crayon ressuscite Apelle et Protogène.
Là je vois la science unie à l'agrément;
Les mouvemens de l'âme y sont peints savamment:
Par ses principes sûrs votre étude guidée
S'enrichit, et sa verve ennoblit votre idée.
S'il présente des Huns le chef séditieux,
Il commande à nos cœurs l'effroi religieux:
Tout a pris sous sa main un hardi caractère,
Et, suivant une route inconnue au vulgaire,
Par le charme touchant des simples vérités,
Il s'élève toujours aux sublimes beautés.
Censeur, son goût divin est-il imaginaire?
Parlez; on ne saurait l'expliquer ni le taire:
Parfois sans le comprendre on s'en laisse charmer;
Il voit tout, il sent tout, et sait tout exprimer.
De ce peintre immortel, honneur de l'Ausonie,
Chaque trait de pinceau fut un trait de génie.
    Quand la mort l'eut frappé le seul Jules Romain (11
A son chef-d'œuvre osa, dit-on, porter la main:
Fidèle admirateur des beautés de l'antique,
Il en sut révéler la grandeur héroïque.
Heureux s'il avait joint à sa mâle fierté
Un pinceau moins sévère et plus de vérité!
    Vous qui de ses tableaux enviez la richesse,
Peintres, je vous attends aux rives de la Grèce:

Vous que pour le vrai beau nous voyons soupirer,
Quel séjour plus fameux pourrait vous inspirer!
Ici le charme heureux de la mythologie
Viendra de vos tableaux varier la magie :
Contemplez les Titans sur des monts entassés,
Escaladant les cieux dans leurs vœux insensés.
Là, frappés de terreur dans l'enceinte éternelle,
Les dieux sont dispersés; ici je vois Cybèle
Qui presse dans les airs ses lions écumans.
L'univers a tremblé jusqu'en ses fondemens;
Les Tritons ont brisé le char du dieu des ondes;
Plus loin le vieux Nérée en ses grottes profondes
Se cache; le trident échappe de ses mains.
Mais Jupiter se rit de ces géans si vains;
Sous la foudre en éclats précipités ils tombent;
Et la Terre, à l'aspect de ses fils qui succombent,
Et que dans sa révolte avait vomi son sein,
Frémit de recevoir leur monstrueux essaim.

Mais quel enchantement, quel contraste rapide
Me transporte déjà dans les jardins de Gnide!
Que vois-je! les Amours allumant des fourneaux,
Des Cyclopes d'Etna laborieux rivaux :
Les uns forgent des traits pour atteindre les belles;
D'autres visent un cœur de leurs flèches cruelles;
Ceux-ci par le sommeil se sont laissés charmer:
Les nymphes en riant viennent les désarmer.

Ceux-là font la moisson, se disputent l'ouvrage,
Et croisent deux épis pour venger un outrage.
Plus loin une toilette, arsenal des atours,
Offre un cristal poli de la main des Amours :
De sa mère l'aîné tresse la chevelure,
Et le plus étourdi détache sa ceinture.
Albane, où puisais-tu ces sujets attrayans ? (12
En peignant les Amours il peignait ses enfans.
Ces espiègles toujours voltigeaient sur ses traces,
Et broyaient ses couleurs sur les genoux des Grâces.
Mais Guerchin n'a pour nous qu'une fausse chaleur ; (13
Des Bassans nous fuyons la perfide couleur.
Jeune élève, voyage aux champs de Germanie,
Sous le ciel de Provence, aux monts de l'Helvétie.
Non, de ces beaux climats fuis l'éternel azur ;
Sous un ciel plus épais, peintre, d'un teint plus pur
Viens saisir la fraîcheur. O bizarre influence !
Du pinceau des Flamands un feu divin s'élance.
Si leur pompeuse école à vos yeux a du prix,
Admirez de Rubens le brillant coloris : (14
Astre de la peinture, artiste inimitable,
Il rend de Médicis l'histoire mémorable.
Ton génie, ô Rubens ! signalant leurs exploits,
Aux siècles à venir recommande les rois.
C'est là que du pinceau l'agréable imposture
Prend les secrets de l'art pour tromper la nature !

N'allez pas cependant, par son charme surpris,
Être de sa couleur aveuglément épris :
Méfiez-vous encor de son allégorie ;
Jupiter est le dieu de sa théologie.
Vandick est l'héritier de son talent parfait. (15
Proclamez avec nous Vandick roi du portrait !
A Londres ce grand maître a fondé son école ;
Des Anglais étonnés bientôt il fut l'idole.
Couronnez avec nous ses successeurs fameux :
Hogarth au vice impur a fait baisser les yeux ;
Reynolds laisse admirer une grâce magique,
Et West les traits heureux d'une touche énergique.
Si la gaîté flamande a pour vous des attraits,
De Téniers consultez les tableaux toujours vrais. (16
Il vient, pour nous dépeindre une burlesque orgie,
Dresser son chevalet dans une tabagie :
L'un la pipe à la bouche au coin du feu s'endort ;
Sur un broc en trinquant l'autre tombe ivre mort.
Dans un champêtre enclos nous peint-il une danse,
Bras croisés en arrière, on se heurte en cadence,
Tandis que sur la tonne un Orphée en bonnet,
Sur un aigre crin-crin fait crier son archet.
Savant dispensateur des ombres, des lumières,
Rembrandt toujours s'attache aux nuances premières ; (17
Mais souvent il traîna, cherchant un clair douteux,
Sur la toile obscurcie un pinceau raboteux.

Le bon Jacob en paix va finir sa carrière;
Il bénit sa famille à son heure dernière :
Voyez le calme heureux du vieillard abattu,
Dont le regard mourant brille encor de vertu!
Rembrandt ne finit rien, et c'est là sa manie.
Voilà, répond Damis, le cachet du génie!
Le mot fini pour moi n'est qu'un vague attribut.
Peintres, l'illusion de l'art est le seul but,
J'en conviens; mais on sut quelquefois avec grâce
Produire un grand effet dans un étroit espace.
Avec moi parcourez, jaloux admirateurs,
Des soigneux Hollandais les tableaux enchanteurs.
D'un art imitateur enfant inimitable,
Vouwermans fait hennir un coursier indomptable. (18
On suit avec plaisir les sites de Wynants.
De Vanden Velde on croit les animaux vivans.
Gessner de la Peinture, ami vrai du village,
Berghem prend pour théâtre un riant paysage :
Ah! que j'aime, ô Berghem, de ton pinceau flatteur
Et le doux abandon et le charme rêveur!
Mais Poter me séduit par sa touche magique.
Un instant; approchez : là, sur un orme antique,
Un vieux pâtre appuyé vient fixer mes regards;
En gardant ses troupeaux dans le vallon épars,
D'un air franc et naïf il semble leur sourire :
La nature triomphe et son charme m'attire.

Dieux! quels parfums exquis ont enivré mes sens!
O charmant Van Huisum, tes fruits sont séduisans!
Un papillon, un sable, un ver, rien ne t'échappe:
S'il colore un raisin l'on va cueillir la grappe.
Malheur à qui croirait, esprit laborieux,
Saisir de Gérard Dow le fini précieux!
Il fait vivre à jamais une femme hydropique,
Comme Dujardin trace une scène comique!
Monté sur ses tréteaux Crispin en charlatan
Aux badauds attroupés vend son orviétan;
De son baume divin il montre une fiole:
Comme on voit pérorer le grand pharmacopole!
Quel caractère vrai! Près de lui l'aigrefin
Pour attirer le monde occupe Turlupin,
Pendant que ce bouffon, musicien barbare,
Pour charmer les passans pince de la guittare:
Maître Gonin, riant des spectateurs bernés,
A travers un rideau leur montre un pied de nez.
J'aime de ce tableau la vérité, le style;
Mieris enfin plaira par sa grâce facile.
Comme eux soyez précis; mais qu'un soin affecté
Chez vous n'enchaîne pas l'aimable liberté.
Hollandais, nous suivrons votre adroit laconisme;
Du pinceau qui fit mieux briller le mécanisme!
Votre génie heureux atteint la vérité,
Que votre art a soumis à la naïveté.

Tonnez donc à présent, aristarques sévères,
Et prêchez avec bruit vos règles mensongères,
De vains enseignemens cet amas déplacé,
Où bientôt le génie étouffe embarrassé:
Vos trompeuses leçons, vos préceptes futiles
Peut-être séduiront quelques esprits stériles;
Oui; mais le vrai génie est fait pour éclairer:
Tombez donc à genoux, et sachez admirer.

Quel mouvement d'orgueil pour mon pays m'anime!
Offrant aux étrangers un encens légitime,
J'ai chanté, toujours prompt à louer les talens,
De leurs peintres fameux les ouvrages brillans;
Mais je cède aux transports de mon âme attendrie;
La Peinture m'appelle au sein de ma patrie!

FIN DU SECOND CHANT.

LA PEINTURE,

POÈME.

LA PEINTURE,

POÈME

EN TROIS CHANTS.

CHANT TROISIÈME.

QUAND le navigateur quitte un climat lointain
Où l'enchaîna dix ans l'ardente soif du gain,
Enrichi de trésors ravis au Nouveau-Monde,
Pour revoir ses foyers, joyeux, il brave l'onde:
Tel, l'esprit tout chargé de souvenirs flatteurs,
Je reviens admirer nos talens créateurs.
Salut, docte Cousin qui fondas notre école! (1
A la toile, à l'airain tu donnas la parole;
Tu marchais sans rival si parfois ton pinceau
De tes mains n'eût tombé jaloux de ton ciseau.
Muse, franchis l'espace. A la superbe Rome
La France crut pouvoir opposer ce grand homme,

Mais l'opposait en vain : ô triomphe imprévu!
Soudain Rome se tait; le Poussin a paru : (2
Il va de l'univers retracer le naufrage.
Où trouver des couleurs dignes d'un tel ouvrage?
Le Poussin m'apparaît sur le sacré coteau,
Et le Temps dans sa barque a sauvé son tableau.
Mais plus loin je ressens un trouble involontaire :
Près d'une tombe antique et d'un bois solitaire
On voit une bergère, on voit son jeune amant,
Un vieillard à genoux aux pieds du monument;
On lit l'inscription à sa fille attendrie:
MOI JE VÉCUS AUSSI DANS L'HEUREUSE ARCADIE.
Ces mots, en attristant les bergers amoureux,
Donnent à leurs regards un charme langoureux.
Comme lui déployez un sujet poétique!
Comme lui décrivez un site romantique!
Tout s'anime, tout vit sous ses brûlans pinceaux,
Et son cœur tout entier respire en ses tableaux.
Lesueur du pinceau fait briller l'éloquence : (3
S'il trace de Bruno l'héroïque constance,
Cette œuvre tour à tour signale à mon regard
Le triomphe du saint et la gloire de l'art.
Du Raphaël français, si cher à la patrie,
L'ouvrage fut, dit-on, mutilé par l'Envie:
Un monstre, du mérite ardent persécuteur,
Qui foule les lauriers d'un pied profanateur,

L'Envie, au fond des rocs qui ceignent le Parnasse,
L'œil cave, le teint pâle, et murmure et menace;
Ce fléau qu'engendra l'exécrable Alecton,
Des gouffres de l'Erèbe horrible rejeton,
Quand sous le poids des ans un grand homme succombe,
Le suit et fait siffler ses serpens sur sa tombe;
Mais le talent se rit du vain effort des ans;
Son lustre croît encor sous la lime du Temps.

Sur la fin d'un beau jour le Lorrain nous présente (4
Les mobiles reflets d'une onde transparente;
Du feuillage on croit voir le doux frémissement:
Il fut de la Nature et le peintre et l'amant.
Fier d'un modèle offert au sein de sa famille,
Pour peindre la beauté Mignard peignait sa fille.
Exemple d'un goût pur dont il fut le soutien,
Blanchart fit à nos yeux revivre le Titien.

Ici de l'art soudain s'affaiblit la lumière.
Qui rendra la Peinture à sa splendeur première?
Boucher, trop maniéré, le trop hardi Restout (5
Inventaient la nature et dénaturaient tout;
Mille peintres encor, que l'on prônait en France,
Ramenaient à grands pas le goût à son enfance:
Le Génie outragé brisa leurs lourds crayons.

De quel astre naissant s'échappent ces rayons?
Vien peint le sommeil d'un vénérable ermite: (6
Avec lui l'art s'éveille, ou plutôt ressuscite.

Noble école de France, honore son tombeau!
Son immortalité consacra ton berceau.
Un vaisseau de Vernet devint l'Observatoire,
Et rien ne bornera l'horizon de sa gloire.
Toi, du paralytique inimitable auteur,
Greuze, tu déployas un talent créateur!
Du village paraît la modeste accordée: (7
Pour peindre la vertu, noble et touchante idée!
Il lui fallait, dit-on, un modèle, un appui;
Où les prit-il? Sa fille était auprès de lui.
Toujours l'on citera ses têtes expressives,
Son coloris suave et ses touches naïves:
Ses ouvrages pour nous sont des contes moraux;
Le genre humain s'estime en voyant ses tableaux.
D'Achille si Regnault peint l'enfance guerrière,
Elèves, qu'il vous guide aussi dans la carrière.
Mais quoi, jeune Drouais, tu triomphes, tu meurs! (8
Ah! ton laurier grandit, arrosé de nos pleurs!
O toi, reine à Paphos et déesse au Parnasse,
Dont l'empire toujours fut celui de la grâce,
Séduisant tour à tour Apollon et Pâris,
En tous lieux, ô Beauté, tu remportes le prix!
Le Brun nous fit aimer d'une vive bacchante
Le moëlleux abandon, la volupté piquante.
A l'éclat passager du fragile pastel
Rosalba sut prêter un attrait immortel. (9

Moderne Pausias, pour nous charmer encore,
Valayer déroba la corbeille de Flore.
Gérard nous fait chérir son crayon ravissant.
De l'amour maternel, ô peintre intéressant!
Lorimier-Timarète, accorde ici ma lyre;
Le sentiment toujours est le dieu qui t'inspire.
Mais c'est peu, sexe aimable; aux charmes du pinceau
Chez vous l'aiguille ajoute un agrément nouveau:
Philomèle, cet art te doit son origine. (10
Térée un jour, épris de sa beauté divine,
Lui déclara ses feux. Elle en frémit d'horreur;
Elle crie. Egaré d'amour et de fureur,
Il porte à ses appas une atteinte profane,
Et de la voix ensuite il lui ravit l'organe.
Bien plus; dans une tour l'exilant à jamais,
Il croit ensevelir le plus noir des forfaits:
Il le croit; vain espoir! L'intrépide captive
Médite la vengeance en sa tête inventive.
Le talent dut parfois sa naissance au malheur:
Philomèle à Progné dévoilant sa douleur,
Sut enfin, par des fils de couleurs variées,
L'une à l'autre avec soin avec art mariées,
Retracer à sa sœur, dans des tableaux parlans,
De son horrible époux les attentats sanglans.
Heureuse si sa main, qu'ennoblit sa peinture,
N'eût point par sa vengeance outragé la nature!

Imitant à son tour ces tissus précieux,
De Mathilde chez nous l'esprit ingénieux, (11)
D'un époux conquérant éternisant la gloire,
Une aiguille à la main écrivit son histoire.
La Peinture adopta cet art laborieux,
Qui par le même attrait sait abuser nos yeux!
Elle vous a valu notre premier hommage,
Belles ; cet art de peindre est encor votre ouvrage.
Proclamons, il est temps, les peintres de nos jours,
Qu'Apollon couronna dans ses brillans concours.
Parcourez avec moi la riche galerie
Où brille à nos regards leur savante industrie.
Que vois-je! d'un tableau le charme impérieux
Arrête du public et les pas et les yeux!
Au pied d'un mont fameux le Sabin intrépide
Est prêt à se venger de son voisin perfide;
Mais de ces fiers guerriers les femmes, les enfans
Ont enchaîné soudain les efforts triomphans.
Bellone en vain frémit; Mars vainement murmure,
Et la Gloire se tait au cri de la Nature.
O tableau déchirant! quels sont ces malheureux
Au naufrage échappés sur ce roc sourcilleux?
Un époux haletant sous le poids de son père
A son épouse encor prête un bras tutélaire.
La mère, courageuse, en ces affreux instans
Livre ses longs cheveux à l'un de ses enfans,

Tandis que sur son sein, palpitant de tendresse,
Repose un autre enfant qu'en ses bras elle presse.
L'infortuné vieillard s'attache avec effort
Au rameau d'un vieux chêne, arbitre de leur sort.
Cet espoir les trahit; épouvantable crise!
L'éclair luit, l'onde écume et le chêne se brise.
Qui pourrait à ces traits d'un si mâle crayon
Reconnaître l'auteur du bel Endymion!
Observons de Marcus la douleur concentrée:
Enchaîné près du lit de sa femme expirée,
Son œil est morne et fixe; insensible aux regrets,
Le sombre désespoir se lit dans tous ses traits.
A ce sublime aspect ma vue est abusée;
Le Poussin aurait-il déserté l'Elysée?
Qui peindra les exploits d'Aboukir et d'Eylau?
Gros d'une main hardie en traça le tableau.
Je reconnais Le Brun à sa verve brûlante. ([12]
J'admire Véronèse en sa couleur brillante;
Et Clio, qui sourit à son pinceau guerrier,
Pour prix de ses talens lui présente un laurier.
O spectacle touchant! j'aperçois Bélisaire
Que guidait un enfant soutien de sa misère;
Il étreint dans ses bras, sur son cœur oppressé,
Son jeune conducteur qu'un reptile a blessé:
Fatigué de son nom réservé pour l'histoire,
Il oppose au malheur un front couvert de gloire.

L'enfant du vieux guerrier fut le fidèle appui;
Bélisaire lui rend ce qu'il reçut de lui.
Disciples de Gérard, suivez aussi ses traces;
Mais surtout imitez ses portraits pleins de grâces.
  Contre le Vice armant la divine Équité,
Pour ses mâles pinceaux Prudhon sera cité.
Prenant pour atelier des ruines gothiques,
Richard dans ses tableaux trace les mœurs antiques.
Ici François, piqué contre un sexe trop fin,
Aux vitraux du palais confie un trait malin.
Là, près d'un lis fleuri, dans ses saintes demeures,
La Vallière en rêvant laisse échapper ses Heures.
  D'Isabey les crayons étincèlent d'esprit.
La déesse des fleurs à Van Spaendonck sourit.
Pour le porter un jour aux plages immortelles,
A ses coursiers fougueux Carle a donné des ailes.
Valencienne, Ommeganck, dans leurs rians tableaux,
En peignant la nature ont été sans rivaux.
  Ce cortège imposant, assemblage sublime,
Electrise vos sens, et votre cœur s'anime;
Et vous avez, charmant vos avides regards,
Pénétré votre esprit du feu sacré des arts.
  Mais pour vous enflammer de l'amour de l'étude,
Peintres, courez aux champs chercher la solitude;
Au murmure des eaux, au silence des bois
La Nature a prêté le charme de sa voix:

Surtout portez toujours vos fidèles tablettes,
De vos heureux larcins confidentes discrètes ;
Observateurs exacts, dans les villes, aux champs
Guettez les gestes vrais, les groupes des passans ;
Moins ils peuvent songer à servir de modèle,
Et plus leur attitude en sera naturelle :
Mille effets fugitifs, aisément effacés,
Seront à vos regards aisément retracés.
De l'art de Lawater faites un long usage; (13
Pour connaître le cœur lisez sur le visage :
Sans doute à vos secrets celui-là doit s'unir :
Qui pourra suppléer les yeux ? Le souvenir.
  Livrée au désespoir, la plus tendre des mères,
Exhalant sa douleur en des plaintes amères,
Accusait le Destin, dont l'affreuse rigueur
Avait frappé sa fille et détruit son bonheur,
Et pour se consoler qu'une image fidèle
Ne pût à ses regards répéter le modèle,
Elle fait de sa fille un portrait ressemblant.
Un peintre l'écoutait ; il avait du talent :
De ses tristes regrets son âme est attendrie;
Il brûle de lui rendre une image chérie :
Sa mémoire bientôt la dépeint trait pour trait,
Et la mère à l'instant a reçu le portrait.
Elle rit, elle pleure, et pense dans sa joie
Arracher au tombeau la moitié de sa proie.

C'est ainsi que l'artiste, adroit, ingénieux,
A su tromper son cœur en abusant ses yeux.
Disciples qui brûlez d'illustrer la Peinture,
Pour la Nature il faut consulter la Nature!
Apelle a rassemblé dans un secret réduit
Un essaim de beautés dont l'aspect l'a séduit :
De la vive Naïs le joli pied l'inspire;
Il saisit dans Corine un folâtre sourire;
Surprend du sein d'Eglé les contours ravissans,
Le cou blanc comme neige et les yeux caressans;
A Thalie il dérobe une jambe divine,
Les cheveux d'Aglaé, la taille d'Euphrosine.
Il ose sur la toile offrir le dieu des cœurs,
Et l'Amour s'embellit du vol fait à ses sœurs.
On pardonne aisément cette heureuse finesse
Lorsque l'artiste a su déguiser son adresse,
Et qu'une autre beauté, jointe au beau qu'il a pris,
Ingénieux larcin, en rehausse le prix.
Mais loin ces peintres froids, captifs dans leur génie,
Qui, simulant un feu que le ciel leur dénie,
D'un mérite étranger parent leur lourd pinceau,
Et de lambeaux exquis font un méchant tableau!
Altière Opinion, ô reine de la terre!
Devant qui trop souvent la Raison doit se taire,
Quand verrons-nous enfin tes autels renversés!
Loin d'approuver jamais tes arrêts insensés,

J'en ai rougi toujours. Telle est sa tyrannie,
Qu'on voit tous les chemins se fermer au génie,
Et qu'on entend partout d'insipides censeurs,
Sans relâche poussant d'insultantes clameurs,
Aux plus vils préjugés asservis en esclaves,
Dans un art noble et libre apporter des entraves,
Et, des marbres de Grèce éternels partisans,
Sans cesse nous vanter ces modèles savans.
  Comme eux nous admirons ces sublimes antiques,
Cet Hercule-Farnèse aux contours énergiques,
Et ces Laocoons dont les bras enchaînés
Succombent dans les nœuds des serpens acharnés;
La Vénus-Médicis, dont la rare élégance
Divinise à jamais l'humaine intelligence;
Le vainqueur de Python, brillant, majestueux,
Et le Gladiateur ardent, impétueux.
  Voilà de vos larcins la trop célèbre source!
L'art au disciple seul permet cette ressource;
L'élève à de grands traits peut former son dessin:
Mais qu'un maître accompli tente un honteux larcin!...
De ces compilateurs dénonçons la bassesse. (14
Si ces mortels fameux, admirés dans la Grèce,
Eussent jadis de même imité leurs aïeux,
L'art, privé de modèle, expirait avec eux.
  Renfermez-vous toujours dans les sages limites
Qu'à la fois la Nature et le Goût ont prescrites.

Qui pourra retenir ce génie emporté?
Sous leurs sévères lois il est déjà dompté.
Tel un coursier fringant, impétueux, agile,
Qui jamais n'écouta que sa fougue indocile,
Dès qu'à l'aide du frein on a su l'enchaîner,
Dans un cercle prescrit ne fait plus que tourner,
Et, sans oser franchir cette étroite surface,
D'un pied vif et léger caracolle avec grâce.
Ainsi les lois de l'art pourront vous éclairer.
  Mais craignez un conseil qui vous peut égarer;
Ne vous hasardez pas à montrer vos esquisses;
De prétendus savans redoutez les caprices :
Quelques sots, décorés du titre d'amateurs,
Dans le Temple des Arts s'érigent en docteurs,
Et, prompts à décider, sans goût, sans connaissance,
D'un arrêt téméraire étalent l'insolence.
Consultez le public, évitez les flatteurs,
Toujours de vos défauts lâches admirateurs;
Fuyez ceux qui, briguant une gloire vénale,
Se couronnent entr'eux par esprit de cabale;
Ils vont pour un succès mendier un appui,
Et jusqu'à la louange on vend tout aujourd'hui :
Peintres, méritez mieux de plus dignes suffrages,
Et qu'en votre faveur parlent vos seuls ouvrages.
  Vous qui n'envisagez qu'un méprisable gain,
Qui, dans ce champ de gloire attirés par la faim,

Dans le honteux espoir dont votre âme est nourrie,
N'avez pour tout talent qu'une vile industrie,
Guidez-vous vers Plutus par un autre sentier:
La Peinture est un art, et non pas un métier.
Mais pour vous qui voulez, pleins d'une noble audace,
Dans la postérité conquérir une place,
De ces peintres déjà célébrés en mes vers
Découvrez, méditez tous les talens divers:
C'est le sens, c'est le goût, c'est l'esprit qu'il faut prendre;
On peut les égaler lorsqu'on sait les comprendre.
Surtout, quelque succès qui vous attende un jour,
De l'étude sans cesse ayez le noble amour;
La Peinture commande une ardeur toujours vive,
Et l'on s'en fait aimer alors qu'on la cultive.
Mais Vénus-Uranie ici suspend ma voix,
Et semble s'indigner que je dicte ses lois.
O toi, de la Nature éloquent interprète,
Savant compositeur, coloriste, poëte,
Pour chanter ces secrets, ô divin Raphaël!
Quels préceptes vaudraient ton chef-d'œuvre immortel!
Que dis-je! quel éclat m'éblouit! Dieu lui-même
M'apparaît; un rayon lui sert de diadème.
Ses disciples, frappés par ces traits radieux,
Prosternés, vers la terre ont abaissé leurs yeux:
L'aspect du fils de Dieu, qui m'étonne et m'enflamme,
Jusqu'au ciel avec lui vient d'élever mon âme.

Au sommet du Tabor le Christ transfiguré
Par trois siècles de gloire est déjà consacré :
Ce miracle de l'art, digne de notre hommage,
Me rappelle que Dieu fit l'homme à son image.
C'est ainsi que, prenant un vol audacieux,
Le peintre à son image osa créer les dieux.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU POÈME

DE LA PEINTURE.

NOTES

DU

CHANT PREMIER.

1) Page 4, Vers 20.

Rhodes dut son salut aux charmes d'un tableau.
Des malheurs d'Ilion l'attendrissante image, etc.

Démétrius-Poliocertes, ayant assiégé Rhodes, ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer, parce qu'il apprit que c'était en cet endroit que Protogène avait son atelier; il leva le siége. Il composait alors son fameux tableau du chasseur Jalise, qui fut depuis placé à Rome dans le temple de la paix.

Ce peintre était natif de Cannes, ville située sur la côte méridionale de l'île de Rhodes, et contempo-

rain d'Apelles : il était si orgueilleux de son talent qu'il se disait le prince de la peinture. C'est des tableaux que ces deux peintres avaient laissés imparfaits en mourant, que Pline a dit : *Quippe in iis lineamenta reliqua, ipsæque cogitationes artificum spectantur; atque in Lenocinio commendationis dolor est; manus, eum id agerent, extinctæ desiderantur.* Le traité de la peinture de Pline est bon à consulter pour connaître l'état de cet art chez les Anciens.

2) Page 5, Vers 12.

Il est plus d'un pinceau; c'est donc à vous d'élire.
L'un, enfant de Clio, retrace les combats, etc.

Cette petite tirade renferme tous les genres de peinture; l'histoire, le paysage, le portrait, les fleurs, la gouache, le carmin, l'émail, la mosaïque, la fresque, le pastel, la miniature. Je reviens à la fresque, le plus noble et le plus difficile de ces genres : la fresque est une peinture faite sur un enduit de mortier frais, avec des couleurs détrempées dans de l'eau. Ce genre de peinture exige le plus grand talent; la prompte exécution qu'il demande requiert un génie vif, qui saisisse avec feu. La fresque a cet avantage sur les autres genres de peinture, qu'elle se conserve fraîche des siècles entiers : elle peut être regardée comme le

sublime, l'héroïsme de la peinture. C'est à la fresque que se sont exercés les plus célèbres peintres.

3) Page 7, Vers 22.

Apprit à Pausias l'union des couleurs;
Et le peintre, enivré par cet heureux délire, etc.

Ce peintre réussissait dans un genre particulier de peinture appelé *caustique*, parce qu'on faisait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu, et il est le premier qui ait décoré de cette espèce de peinture les voûtes et les lambris; on a surtout célébré parmi ses tableaux une Ivresse peinte avec un tel art, que l'on apercevait, à travers un vase qu'elle vidait, tous les traits de son visage enluminé. Une bouquetière d'Athènes, qui vivait de son temps, excellait dans l'art de faire des couronnes avec des fleurs; Pausias, pour lui faire sa cour, imitait avec le pinceau ses couronnes, et son art égalait souvent le fini et l'éclat de la nature.

4) Page 9, Vers 4.

Que la peinture soit l'harmonie oculaire;
Muette symphonie, accords délicieux, etc.

Allusion au clavecin oculaire du célèbre P. Castel, jésuite. *Voyez* son *Optique des Couleurs*, et *l'Echelle harmonique des Couleurs* du P. Mersenne.

5) Page 10, Vers 1.

C'est par-là que Zeuxis, l'ornement de la Grèce,
Crut d'un rival fameux signaler la faiblesse.

Zeuxis, peintre grec, natif d'Héraclée, disciple d'Apollodore, florissait vers l'an du monde 3564. Ce peintre porta au plus haut degré l'intelligence et la pratique du coloris et du clair-obscur : ces parties essentielles, qui font principalement la magie de l'art, firent rechercher ses ouvrages avec un tel empressement, qu'ils le mirent bientôt dans une telle opulence, qu'il ne vendait plus ses tableaux, parce que, disait-il, aucun prix n'était capable de les payer.

On reprochait à Zeuxis de ne savoir pas exprimer les passions de l'âme, de faire les extrémités de ses figures trop prononcées. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut.

6) Page 10, Vers 3.

L'artiste dont Ephèse admira le pinceau
Pour enlever le prix n'imita qu'un rideau.

Parrhasius, peintre, natif d'Ephèse, contemporain et rival de Zeuxis. Ce dernier l'appela un jour en défi.

Le peintre d'Héraclée s'avoua vaincu, puisqu'il n'avait trompé que des oiseaux, et que Parrhasius l'avait séduit lui-même.

7) Page 12, Vers 12.

Refusant d'Artaxerce et l'or et les présens,
Touchante allusion qui brille en son ouvrage!

On connaît assez l'auteur de l'excellent tableau d'Hippocrate, ouvrage digne des premiers maîtres de l'Italie, pour que je me dispense de le nommer; ce serait mettre sa modestie à l'épreuve.

8) Page 13, Vers 23.

Chez Timanthe admirez un effort du génie;
S'il présente à nos yeux la mort d'Iphigénie, etc.

Timanthe est l'auteur de ce fameux tableau d'Iphigénie que tant d'écrivains célèbres et que les grands maîtres ont regardé comme un chef-d'œuvre de l'art. Le peintre avait représenté cette princesse avec toutes les grâces attachées à son sexe, à son âge, à son rang, avec le caractère d'une âme grande qui se dévoue pour le bien, et avec l'inquiétude que l'approche du sacrifice devait naturellement lui causer; elle était debout devant l'autel, environnée du grand-prêtre Calchas, pénétré d'une douleur majestueuse,

telle qu'il convenait à son ministère. Ulysse paraissait aussi pénétré de la plus vive douleur. L'art s'était épuisé à peindre l'affliction de Ménélas, oncle de la princesse, d'Ajax et d'autres personnages présens à ce triste spectacle : cependant il restait encore à marquer la douleur d'Agamemnon, père d'Iphigénie; mais le peintre, par un trait également ingénieux et frappant, laissa à l'imagination du spectateur ému le soin de se représenter quelle était la situation de ce malheureux père, et se contenta d'envelopper d'un voile le visage d'Agamemnon. On sent que par cet heureux artifice Timanthe donnait infiniment plus à penser qu'il n'aurait pu exprimer. Cette idée a été heureusement employée plusieurs fois depuis, et surtout dans le Germanicus du Poussin. Tel était le talent de Timanthe; il faisait concevoir plus de choses qu'il n'en montrait.

Si vis me flere, dolendum est.

Ce peintre, natif de Sicyone, et selon d'autres de Cythne, l'une des Cyclades, vivait dans le même temps que Pamphile, et cependant il ne fut pas mis au nombre des six premiers peintres de son temps. Voici comme Quintilien nomme les six talens qu'on trouvait alors supérieurs : Protogène, excellent pour l'exactitude; Pamphile et Melanthe pour l'ordonnance; Antiphilus pour la facilité; Théon le Samien pour la

fécondité des idées, et Apelles pour les grâces et les conceptions ingénieuses.

9) Page 14, Vers 8.

Mais au Louvre courez préparer vos succès;
Pour saisir ce grand art, dont le goût vous enivre, etc.

La galerie du Louvre, où sont rassemblés tous les chefs-d'œuvres de l'art, éparpillés autrefois dans toute l'Europe, peut être nommée à juste titre le Temple des Arts, et il ne faut plus aller à Rome pour étudier les grands modèles; c'est à Paris qu'il faut se rendre pour se former dans l'art des Raphaël, des Rubens, des Michel Ange, etc., etc.

NOTES

DU

CHANT SECOND.

---

[1]) Page 17, Vers 6.

A son docte pinceau reconnais Michel Ange.
Sans doute le critique, austère observateur, etc.

Michel Ange Buonarotti, peintre, sculpteur, architecte, né en 1474 dans le château de Chinsi, situé près d'Arezzo en Toscane.

La sculpture occupa d'abord Michel Ange; on admire de ses morceaux, qui sont autant de chefs-d'œuvres. Les partisans de l'antique prétendant, à l'époque où il vivait, qu'il était impossible d'égaler les anciens dans cet art, ce peintre fit un Cupidon,

lui cassa un bras, et fut enterrer le reste dans une vigne qu'on devait fouiller. On trouva la figure; elle passa sous les yeux des connaisseurs; on l'examina, on l'admira; enfin on la déclara des plus antiques, et comme telle elle fut achetée un très-grand prix par le cardinal de Saint-Grégoire; mais bientôt le véritable auteur se fit connaître en rapportant le bras qu'il avait conservé.

Le Jugement universel, que ce peintre représenta dans la chapelle de Sixtine, est un morceau qui étonne par le grand goût de dessin qui y domine, par la sublimité des pensées, et par des attitudes extraordinaires qui forment un spectacle frappant; on connaît son esprit mordant et ingénieux en se rappelant sa piquante riposte envers Biagio de Césenne, grand-maître des cérémonies, qui, ayant osé dire du Jugement dernier qu'il serait dignement honoré pour son mérite en le plaçant dans un cabaret, eut lieu de s'en repentir amèrement : le peintre, vivement offensé, représenta le seigneur Biagio avec des oreilles d'âne, entouré des démons furieux. Il fut trouver Paul III, pour qu'il obligeât Michel Ange à l'ôter de son tableau: le pape lui répondit que la chose eût été possible si ce peintre l'avait mis dans le Purgatoire; mais qu'étant placé en Enfer, *nulla est redemptio*; et le seigneur Biagio orne depuis trois cents ans cette magnifique composition.

La manière de peindre de Michel Ange est fière

et terrible; il aimait les choses difficiles et bizarres; il a trop fortement prononcé les muscles et les parties du corps; son goût austère a toujours écarté les grâces; ses airs de tête sont fiers, mais la plupart désagréables; son coloris est dur et tire sur la brique; enfin il a trop cherché à se rendre singulier : mais quel feu, quelle force d'expression dans ses compositions! quel enthousiasme! quelle élévation dans ses idées! On ne peut ajouter foi au bruit qui se répandit dans le temps, qu'il avait attaché un homme en croix, et qu'il l'avait tué, pour mieux exprimer le Christ qu'il a représenté mourant sur la croix; ce fait était trop contraire à ses mœurs et à son caractère.

Les dessins de ce peintre sont très-recherchés.

Le pape Jules II ayant chargé Michel Ange de jeter en fonte sa statue, l'artiste la modela en terre, et, ne sachant que mettre dans la main gauche du pontife, il lui dit : —Voulez-vous, Saint-Père, que je vous fasse tenir un livre? — Un livre! répondit le pape; une épée; je la sais mieux manier.

Paul IV, choqué de quelques indécences qu'il aperçut dans le tableau du Jugement dernier, donna ordre à Michel Ange de les corriger.—Dites au souverain pontife, s'écria le peintre, que ce qui le blesse n'est qu'une misère que l'on peut aisément réparer; qu'il change le monde; ensuite on corrigera les peintures.

Laurent de Médicis lui commanda un jour une statue de neige. On est fâché que ce prince ait dit:

—J'ai chez moi deux hommes rares ; Michel Ange et mon valet de pied.—Ce dernier égalait à la course le cheval le plus agile. Buonarotti mourut à Rome en 1564.

2) Page 17, Vers 11.

Après Cimabué, par quelques Grecs instruit,
Michel-Ange paraît, et dissipe la nuit.

Jean Cimabué, peintre-architecte de Florence, est regardé comme le restaurateur de la peinture; il fut instruit par quelques peintres grecs que le sénat de Florence avait appelés; il fit renaître cet art dans sa patrie; on possède encore quelques restes de ses tableaux à fresque. Il mourut en 1300, à l'âge de soixante-dix ans.

3) Page 19, Vers 5.

De Vinci, son émule, aux rivages français
Vint enrichir notre art de ses tableaux parfaits.

Léonard de Vinci, né de parens nobles, dans le château de Vinci près de Florence, en 1455.

Il avait un esprit propre à tout; il était mathématicien, poëte, peintre, sculpteur, architecte, chimiste, anatomiste; il possédait toutes les qualités extérieures, était aimable, éloquent, d'une belle figure et d'une force de corps extraordinaire, et avait beaucoup d'esprit; le trait suivant le prouve. En faisant un tableau

des Douze Apôtres que les Cordeliers de Milan lui avaient demandé, il le garda longtemps sans l'achever, ne sachant quelle expression donner à Judas, et ne croyant pas que pour le caractériser il suffisait de le peindre une bourse à la main. Impatienté par l'ennuyeuse et continuelle instance du chef du couvent, il peignit la tête de ce religieux importun à la place de celle de Judas. Son chef-d'œuvre est le tableau qui porte le nom de la Cène; il orne le réfectoire des Dominicains de Milan.

François Ier faisait le plus grand cas de ce peintre célèbre; ce roi vint le voir dans sa dernière maladie à Fontainebleau. Léonard de Vinci mourut à l'instant que le monarque le soutenait pour lui faire prendre un bouillon. Le désespoir de François Ier étonnait les courtisans; l'un d'eux osa marquer sa surprise; mais le roi lui répondit avec indignation : « *Je puis* « *faire tous les jours de grands seigneurs comme* « *vous, et Dieu seul peut faire un homme tel que celui* « *que je perds.* » Un artiste distingué a pris ce trait pour le sujet d'un tableau remarqué des connaisseurs.

Léonard de Vinci mourut en 1520.

4) Page 19, Vers 25.

Trois artistes fameux, frères, amis, rivaux,
Vinrent associer leurs célèbres travaux!

Ces trois artistes sont Annibal, Augustin et Louis Carrache.

Annibal Carrache, peintre, né à Bologne en 1560.

Ce peintre saisissait comme du premier coup d'œil la figure d'une personne, et avec quelques coups de crayons il en donnait la ressemblance si parfaite, qu'on ne pouvait la méconnaître. Un jour ayant été volé en chemin avec son père, sans pouvoir se défendre, Annibal alla porter sa plainte chez le juge; il y désigna les voleurs, et les fit arrêter sur les portraits qu'il en traça.

Il excellait aussi à dessiner des caricatures, c'est à dire des portraits qui, en conservant la ressemblance d'une personne, la représentent avec un air ridicule; et tel était son talent en ce genre, qu'il savait donner aux animaux, et même à des vases, la figure d'un homme qu'il voulait critiquer : c'était aussi les armes dont il se servait pour se venger ou pour donner des avis. Il avait un élève plus occupé de sa parure que de son art; Annibal lui fit présent de son portrait; mais il y avait jeté tant de ridicule, que le jeune homme perdit depuis ce temps son goût pour les ajustemens.

L'étude que ce peintre fit des ouvrages des grands maîtres lui donna un style noble et sublime, joint à un goût de dessin fier et majestueux.

Annibal était infatigable et très-peu, pour ne pas dire nullement, payé de ses travaux; il n'avait que dix écus par mois. Bonconti, un de ses esclaves, étonné et désolé, écrivait à son père son triste état dans une lettre rapportée par le comte Malvasie:

« Voglio che egli sappia che messer Annibale Ca-
« razzi, non altro ha dal suo che scudi dieci di
« moneta il mese e parte per lui e servitore, e una
« stanzietta alli tetti, e lavora e tira la caretta tutto
« il di comme un cavallo, e fa loge camare e sale,
« quadri e ancone e lavori da mille senti, e stenta,
« e crepa, e ha poco gusto di tal servitù; ma questo
« di gratia non si dica ad alcuno. »

Lorsqu'il eut achevé la galerie, qui lui coûta huit ans d'un travail opiniâtre, pour le cardinal Farnèse, il en reçut cinq cents écus d'or : ce procédé fit une terrible impression sur lui, et abrégea ses jours.

Ce célèbre artiste vivait comme un philosophe, souvent seul, sans luxe; mais il était extrêmement attaché à sa réputation. Il mourut à Bologne en 1609.

Augustin Carrache, peintre et graveur, né à Bologne en 1558. Il était frère aîné d'Annibal. Son goût le porta également à toutes les sciences et à tous les beaux-arts; mais il s'appliqua particulièrement à la peinture et à la gravure; son habileté dans le dessin

lui faisait réformer souvent ce qu'il y avait de défectueux dans les tableaux qu'il copiait.

Ce peintre ne pouvait vivre avec ni sans son frère Annibal; leur émulation, qui dégénérait souvent en jalousie, les séparait; le sang et l'habitude les réunissaient; ils étaient tristes absens l'un de l'autre, et ennemis lorsqu'ils étaient ensemble.

Augustin était un excellent dessinateur; ses dessins sont d'une touche libre et spirituelle; il y mettait beaucoup de correction; sa composition est savante et élevée; il donnait un beau caractère à ses figures, mais ses têtes sont moins fières que celles d'Annibal.

Il a gravé au burin, d'après le Tintoret, Paul Véronèse et le Corrège. Il mourut à Parme en 1602.

Louis Carrache, né à Bologne en 1555, posséda de grands talens, dont le germe fut long à se développer; mais un travail soutenu et opiniâtre le conduisant à son point de maturité, il éclate tout à coup, et laisse le spectateur dans une admiration mêlée d'étonnement. C'est à ce peintre qu'on dut le projet d'une Académie de Peinture qui fut établie Bologne, dont il devint le chef.

L'histoire de saint Benoît et celle de sainte Cécile, que Louis Carrache peignit dans le cloître Saint-Michel, *in bosco*, à Bologne, forment une des plus belles suites qu'il y ait au monde. Ce peintre avait un esprit fécond dans ses compositions; son goût

de dessin est grand et noble; il mettait beaucoup de correction dans ses ouvrages; sa manière est savante et gracieuse; il réussissait parfaitement dans le paysage. On a encore plusieurs tableaux de ce grand maître. Il mourut à Bologne en 1619.

5) Page 20, Vers 13.

Savant Dominiquin, qu'un jugement frivole
Avait jadis nommé le bœuf de leur école, etc.

Dominico Zampieri, dit le Dominiquin, né à Bologne en 1581. Ce peintre, qui se mit sous la discipline des Carrache, donnait beaucoup de temps et d'application à ce qu'il faisait. Il fut l'ami d'Albane; mais son mérite lui fit des autres peintres ses contemporains autant d'ennemis jaloux.

Ayant entrepris à Naples les peintures de la chapelle du trésor, il fut tellement tourmenté par l'intrigue et l'acharnement de ses rivaux, qu'il s'enfuit de la ville; mais son retour fut si vivement sollicité, qu'on l'obligea de s'exposer de nouveau à la malice de ses envieux: on corrompit tous ceux qui l'approchaient; et dans la préparation de la chaux qu'il lui fallait pour ses peintures à fresque, on fit jeter de la cendre pour empêcher l'enduit. Il mourut empoisonné.

Le Poussin seul lui rendit la justice qu'il méritait: on sollicitait comme une distinction à Rome d'exposer

dans l'église de Saint-Pierre les tableaux estimés pour être jugés par le public; le saint Jérôme fut relégué par les ressorts de l'envie dans un lieu où il serait encore sans le Poussin. Ce fameux artiste, désirant le copier, demande le lieu où il se trouve, s'y rend, et se met à l'ouvrage. Pendant qu'il travaillait Dominiquin vient pour observer l'effet que son ouvrage va produire; il se place doucement derrière; il lui adresse la parole, et déploie la science la plus profonde. Le Poussin, enthousiasmé, se lève, reconnaît le Dominiquin; il jette ses pinceaux, lui baise la main avec transport. C'est peu; il emploie son crédit, et le saint Jérôme est bientôt l'ornement de Saint-Pierre.

On ne peut voir rien de mieux raisonné que les compositions de ce peintre, ce qui le fit nommer par le Poussin le peintre par excellence. Ce grand homme regardait la Transfiguration de Raphaël, la Descente de Croix de Daniel de Volterre et le saint Jérôme du Dominiquin comme les trois chefs-d'œuvres de la peinture.

6) Page 21, Vers 13.

Caravage paraît, et pour troubler nos sens
Sa verve n'a fait choix que d'objets effrayans.

Michel Ange de Caravage, né dans un bourg du Milanais appelé Caravage, s'est rendu célèbre par une manière extrêmement forte, vraie, et d'un grand

effet: il peignait tout d'après nature. On sait concernant son caractère un trait particulier : ayant eu une querelle avec Josepin, dont il se moquait, sur les réponses piquantes que celui-ci lui faisait, ne pouvant se mesurer avec Josepin qui était chevalier de Malte, il se fit recevoir frère servant de l'ordre, et il revint pour se battre; mais une grosse fièvre vint au secours de Josepin en 1609.

7) Page 21, Vers 19.

Du Guide auprès de lui le contraste m'enchante;
Quelle grâce à la fois et naïve et touchante!

Guido Reni, ou le Guide, né à Calvenzan près Bologne en 1575.

Le pape Paul V prenait un plaisir singulier à le voir peindre. Quelques sujets de mécontentement qu'il reçut des officiers de Sa Sainteté l'ayant fait sortir de Rome, le pape fit partir plusieurs courriers : enfin le Guide se laissa aller à ses vives sollicitations. Lorsqu'on le sut en chemin la plupart des cardinaux envoyèrent leurs carrosses au-devant de lui, suivant l'usage observé aux entrées des ambassadeurs, et le Saint-Père lui en laissa un à sa disposition, avec une forte pension.

Ce peintre célèbre avait la malheureuse passion du jeu, qui lui dérobait une grande partie de son temps;

il ne travaillait que lorsqu'il n'avait plus d'argent à perdre; mais sa facilité prodigieuse à manier le pinceau était pour lui les trésors du Pactole.

Le prince Jean Charles de Toscane lui ayant demandé une tête d'Hercule, le Guide la peignit en moins de deux heures en présence de ce prince, qui lui donna soixante pistoles, une chaîne d'or et sa médaille.

Le pinceau du Guide est léger et coulant; sa touche est gracieuse et spirituelle; son dessin correct; ses carnations sont si fraîches qu'elles semblent laisser entrevoir le sang qui circule. On remarque encore dans ses ouvrages un grand goût de draperie, des têtes admirables et beaucoup de sensibilité dans ses compositions. Il mourut à Bologne en 1642.

8) Page 22, Vers 7.

Muse, tresse des fleurs; le Titien paraît
Entre Paul de Vérone et le fier Tintoret.

Titiano Vicelli, né à Cador dans le Frioul en 1477.

Ce peintre, un des plus célèbres qui aient jamais existé, fut chargé de faire les ouvrages les plus importans à Vicence, à Padoue, à Venise, à Ferrare. Le talent singulier qu'il avait pour le portrait le mit encore dans une haute réputation auprès des grands et des souverains, qui tous ambitionnaient d'être peints de la main de ce grand artiste : Charles-

Quint s'est fait peindre jusqu'à trois fois par le Titien; ce prince le combla de biens et d'honneurs.

Ce grand peintre traitait également tous les genres; il rendait la nature dans toute sa vérité; chaque chose recevait sous sa main l'impression convenable à son caractère; son pinceau tendre et délicat a peint merveilleusement les femmes et les enfans; ses figures d'hommes ne sont pas si bien traitées; il a possédé dans la perfection tout ce qui regarde le coloris, et personne n'a mieux entendu le paysage; il a eu aussi l'intelligence du clair-obscur. Il eut pour élèves le Tintoret et Paul Véronèse.

Le Titien avait ébauché une Descente de Croix quand la mort le surprit : Jacques Palme, son élève, fut choisi pour finir l'ouvrage de son maître; ce qu'il fit avec respect pour la mémoire du Titien, comme il l'a fait connaître par les paroles suivantes que l'on peut lire dans le tableau :

QUOD TITIANUS INCHOATUM RELIQUIT,
PALMA REVERENTUR PERFICIT,
DEOQUE DICAVIT OPUS.

Il mourut en 1575.

Paul Caliari, surnommé Véronèse, né à Vérone en 1532.

Rival du Tintoret, qui était chargé avec lui des plus grandes entreprises, il en a toujours balancé la

réputation, et s'il ne mettait point tant de force dans ses ouvrages que ce peintre, il rendait la nature avec plus d'éclat et de majesté.

Ce peintre, ayant eu à se féliciter de la manière gracieuse et obligeante dont il avait été reçu dans une maison de campagne autour de Venise, crut ne pouvoir mieux marquer sa reconnaissance que par un de ses ouvrages; il fit donc secrètement dans la maison un tableau représentant la famille de Darius, qu'il laissa en s'en allant.

Les tableaux qu'il a faits au palais de Saint-Marc le mettent au rang des plus habiles peintres; on estime surtout ses banquets; les Noces de Cana forment un chef-d'œuvre et un des plus beaux morceaux qu'il y ait en ce genre dans le monde.

Louis XIV fit demander aux pères servites, moyennant une somme considérable d'argent, un tableau de ce grand maître, dont le sujet est le repas chez Simon le Lépreux; ce qu'ils refusèrent; mais la république de Venise fit enlever le tableau et l'envoya en présent au roi.

On remarque dans ses ouvrages une imagination féconde, vive et élevée; il mettait beaucoup de noblesse et de vivacité dans ses airs de tête; ses figures de femmes sont dessinées avec élégance; son coloris est frais; ses couleurs locales sont bien entendues. Pour l'établissement des masses d'ombre et de clair il se servait de petites figures appelées *maquettes*;

il avait aussi une quantité de petites *figurines* de cire; il établissait ainsi une composition, quelle que vaste qu'elle fût; il les habillait même de diverses étoffes dont il avait besoin pour l'harmonie du tout ensemble. Tintoret en faisait aussi usage. Il réussissait singulièrement dans les draperies, qu'il a rendues avec beaucoup de vérité et avec une magnificence qui lui est particulière. Ce grand maître a aussi ses défauts; il pêche souvent contre la convenance de ses compositions; on désirerait plus de choix dans ses attitudes, plus de correction dans le dessin. Il mourut à Venise en 1588; sa sépulture était à Saint-Sébastien, où son portrait était frappé en bronze.

Jacques Robusti, surnommé le Tintoret, né à Venise en 1512. Ce surnom de Tintoret vient de la profession de teinturier que le père de ce célèbre artiste exerçait.

Le Tintoret se proposa dans ses études de suivre Michel Ange pour le dessin, et d'étudier les ouvrages du Titien pour le coloris : ce plan, qu'il suivit exactement, joint au soin qu'il prit de copier le modèle et de consulter l'antique, lui firent une manière où il y avait beaucoup de noblesse, de liberté et d'agrément. Il fut employé par le sénat de Venise. Ses ouvrages le mettent au rang des peintres les plus

célèbres. Il a fait aussi beaucoup de portraits et de tableaux de chevalet fort estimés.

Le Tintoret se vengea plaisamment de l'Arétin, qui avait mal parlé de lui. Ce peintre le fit venir sous prétexte de faire son portrait : lorsqu'ils furent seuls enfermés le Tintoret tira de dessous sa robe un pistolet, et comme il vit l'auteur satirique fort effrayé, ne craignez rien, lui dit-il; je veux prendre seulement votre mesure. Ce qu'il fit. L'Arétin fut dans la suite plus réservé à son égard.

Ce peintre a excellé dans les grandes ordonnances; ses touches sont hardies, son coloris est frais; il mettait beaucoup de feu dans ses idées; sa prodigieuse facilité à peindre lui fit entreprendre un grand nombre d'ouvrages, qui tous ne sont pas également bons; ce qui a fait dire de lui qu'il avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer. Il mourut à Venise en 1594; il fut enterré dans l'église de la Madona del Horto.

9) Page 23, Vers 4.

> Cherchons dans le Corrège une large manière,
> Le goût du clair-obscur, un choix noble et brillant.

Antoine Allégri, dit le Corrège, né en 1494, à Corrégio dans le Modénais. La Nature s'est peinte elle-même dans tous ses ouvrages : il est le premier qui ait représenté des figures en l'air, et il est celui qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds.

Ce qu'on admire dans les tableaux de cet excellent artiste lui est propre; ses belles compositions, son grand goût de dessin, son coloris enchanteur, son pinceau tendre et moëlleux, il tient toutes ces belles parties de son puissant génie; on ne peut voir rien de plus gracieux que ses airs de tête; ses figures de femmes et celles de ses enfans sont d'un choix admirable : on remarque dans ses ouvrages une finesse d'expression, une harmonie du tout ensemble, une manière délicate et fine qui surprennent autant qu'elles charment le spectateur.

On rapporte que ce peintre ayant sous les yeux un tableau de Raphaël, la Sainte-Cécile, le considéra longtemps dans un profond silence, qu'il interrompit par ces seuls mots : *anch io son pittore!* et moi aussi je suis peintre! Il était très-pauvre : un jour, empressé de porter à sa famille le prix d'un tableau qu'on lui avait payé en grosse monnaie, joyeux, il ne fit pas attention à la lourdeur du sac et au trajet qu'il avait à faire, et tomba mort en arrivant, succombant sous son fardeau, en 1534.

Son tableau fameux de la Nuit de Noël est un des chefs-d'œuvres de la peinture. « Pardon, Raphaël, « s'écriait M. le président Debrosses, si aucun de vos « ouvrages ne m'a causé l'émotion que j'ai eue à la vue « de celui-ci; vous avez votre grâce à vous plus noble, « plus décente, mais celle-ci est plus séduisante. »

10) Page 23, Vers 18.

Mais devant Raphaël, peintres, prosternez-vous !
De votre art il déploie et le charme et l'empire.

Raphaël Sanzio, né à Urbin l'an 1483, le jour du Vendredi-Saint, et mort à pareil jour en 1520.

Raphaël est de tous les peintres celui qui a réuni le plus de parties, et qui a davantage approché de la perfection. Il eut pour maître le Pérugin; mais l'élève devint bientôt l'égal du maître.

Son premier ouvrage pour le pape Jules II fut l'Ecole d'Athènes; rien n'est plus savant ni plus riche pour la composition. Il se surpassa dans son tableau de la Transfiguration, qui est regardé comme le chef-d'œuvre de ce peintre, j'ai presque dit de la peinture.

Il mourut à la fleur de son âge, n'ayant que trente-sept ans, épuisé par la passion qu'il avait pour les femmes, et mal gouverné par les médecins, à qui il avait caché la cause de son mal.

Ce fut le cardinal Bembo qui fit son épitaphe, qu'on lit dans l'église de la Rotonde, où il fut enterré. Je la rapporterai :

Ille hic est Raphaël timuit qui sospite vinci
Rerum magna parens et moriente mori.

Léon X honora ses derniers instans. Un artiste

moderne a pris ce moment pour le sujet d'un tableau qui lui vaut l'aveu des connaisseurs.

Michel Ange et lui furent toujours en rivalité, et même en haine. Michel Ange, l'ayant un jour rencontré à la promenade, entouré de ses élèves, lui dit en passant *qu'il marchait suivi comme un prévôt;* et Raphaël lui répondit *qu'il allait seul comme un bourreau.*

Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple et en même temps sublime, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grâce et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes, tels sont les traits auxquels on peut reconnaître ses ouvrages.

Citons maintenant quelques anecdotes relatives à ce peintre.

Charles Maratte, originaire d'Illyrie, piqué de ce que Cignani n'admirait pas assez les chefs-d'œuvres de Raphaël, le pria de lui copier une certaine tête de l'*Incendio del Borgo.* Celui-ci commence, efface, recommence, et finit par y renoncer en disant : Raphaël est un maître inimitable.

Un amateur offrit cinquante mille écus du tableau de ce peintre, représentant la sainte Vierge tenant dans ses mains un voile pour couvrir l'enfant Jésus couché à ses pieds; saint Joseph y est placé en arrière comme en extase.

Un jeune peintre, d'après la mauvaise manière de son maître, fit un tableau et le présenta à Raphaël. — Que pensez-vous de ce tableau? lui dit-il. — Je pense que vous sauriez bientôt quelque chose si vous ne saviez rien.

Une pauvre fruitière de Paris n'ayant pas eu le moyen de payer quelques quartiers de loyers qu'elle devait, son hôte impitoyable lui fit vendre ses meubles : le peu qu'elle en avait n'était presque pas suffisant pour payer ses dettes et les frais de la vente; de sorte qu'elle se voyait réduite à la mendicité; elle fondait en larmes pendant qu'on vendait ses meubles; son déplaisir augmenta lorsqu'elle vit qu'on allait crier un petit saint Jérôme, tout enfumé, d'un pied et demi de hauteur, qu'elle avait au chevet de son lit, et devant qui elle priait Dieu tous les jours. Le peintre, qui l'avait examiné, le mit à trente sous; le curieux, qui s'y connaissait aussi bien que le peintre, le mit à un écu. Le peintre crut que pour étonner le curieux et lui faire perdre l'envie il n'avait qu'à le pousser un peu haut tout d'un coup. A une pistole, dit-il. Le curieux rêva un peu, ou plutôt fit semblant de rêver. A cinquante livres, dit-il. A cent francs, répond le peintre. Le cœur de la bonne femme palpitait de joie pendant ce temps-là; son loyer et les frais étaient déjà plus que payés par le petit saint Jérôme; sa joie redoubla quand elle entendit le curieux qui le mit à deux cents francs, et elle fut extraordi-

naire lorsqu'elle vit que de prix en prix le curieux le porta jusqu'à six cents francs. Le peintre dit alors en pleurant : — Vous êtes heureux, monsieur, d'être plus riche que moi, car il vous coûterait deux cents pistoles, ou je l'aurais. — C'était un original de Raphaël.

11) Page 24, Vers 19.

Quand la mort l'eut frappé le seul Jules Romain
A son chef-d'œuvre osa, dit-on, porter la main.

Jules Romain, né à Rome en 1492, disciple bien aimé de Raphaël, fut longtemps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître. Tant que Jules ne fut qu'imitateur il se montra un peintre sage, doux et gracieux; mais, se livrant tout à coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté et le terrible de ses expressions. Le tableau des Titans, son chef-d'œuvre, orne le palais du *T* à Mantoue.

Pour rendre cette scène avec plus de vérité il fit construire dans un grand salon une espèce de caverne de pierres brutes mal ordonnées, et jointes ensemble, de telle sorte que les murs semblaient s'écrouler; c'est

ce que le P. de Marsy a exprimé d'une manière très-heureuse dans ces vers:

> .... Artem natura juvaret
> Speluncam è rudibus, sine lege, sine ordine saxis
> Struxit, etc.

On lui reproche de ne point entendre le jet des draperies, de ne pas varier ses airs de tête, d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir, sans intelligence du clair-obscur; au reste il avait un génie qui embrassait tous les genres de peinture, et aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit et d'érudition. Il mourut à Rome en 1546.

12) Page 26, Vers 7.

> Albane, où puisais-tu ces sujets attrayans?
> En peignant les Amours il peignait ses enfans.

François Albane, né à Bologne en 1578. Ce peintre, disciple des Carrache et ami du Guide, ayant épousé en secondes noces une femme d'une grande beauté, et en ayant eu douze enfans, il les fit servir de modèles pour les sujets de Vénus, de nymphes, d'amours, qui ont le plus souvent occupé son pinceau.

Il entendait fort bien le paysage; les sites en sont agréables et piquans. Il a peu travaillé d'après l'antique; son pinceau frais et gracieux convenait mieux à des idées riantes qu'à des compositions fières et

terribles, qui l'auraient fait sortir de son genre; il avait une touche facile; son dessin est savant; ses attitudes et ses draperies d'un bon choix. Il mourut à Bologne en 1660.

13) Page 26, Vers 11.

Mais Guerchin n'a pour nous qu'une fausse chaleur;
Des Bassans nous fuyons la perfide couleur.

Jean-François Barbieri da Cento, dit le Guerchin, né à Cento près de Bologne en 1590. Ce surnom de *Guercino* ou de *Guerchin* lui fut donné parce qu'il était louche.

Une Vierge, qu'il peignit à l'âge de dix ans sur la façade de sa maison, fit connaître ses talens.

Ce peintre établit en 1616 une académie; ce qui lui attira un grand nombre d'élèves de toutes les parties de l'Europe, et c'est pour eux qu'il fit le livre à dessiner, gravé par Olivier Gatti.

Trois cardinaux l'étant venu voir un jour, le Guerchin les retint à dîner, et les fit servir avec un grand cérémonial par douze de ses élèves les mieux faits et les plus polis.

La reine Christine de Suède honora le Guerchin de sa visite; cette illustre princesse, pleine d'amour et de vénération pour les grands talens, tendit la main au Guerchin, et prit la sienne, voulant, disait-elle, toucher une main qui opérait des merveilles.

Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre; mais il s'en excusa sur ce qu'il avait refusé le même avantage du roi d'Angleterre.

Personne n'a travaillé avec plus de facilité et de promptitude que le Guerchin : des religieux l'ayant prié, la veille de la fête de leur couvent, de représenter un Père Eternel au maître-autel, il le peignit aux flambeaux en une nuit.

Ce peintre a pêché par la correction, le goût, la noblesse et l'expression, qui sont les fruits d'un travail réfléchi : ce n'est pas un modèle à désigner aux élèves. Il mourut en 1666.

On connaît trois peintres de ce nom; Jacques Bassan, Léandre Bassan et François Bassan.

Jacques Dupont, connu sous le nom de Bassan, né en 1510 dans la ville de Bassano, mort à Venise en 1592. La ville où il prit naissance lui donna son nom. Ce peintre s'adonna à l'imitation du paysage et des animaux; il entendait aussi très-bien l'histoire. Malgré ses défauts aucun maître ne l'a surpassé pour la vérité qu'il donnait aux différens objets de ses tableaux.

Annibal Carrache, étant venu voir le Bassan, fut tellement séduit par la représentation d'un livre que ce peintre avait fait sur le mur, qu'il alla pour le prendre.

On rapporte que parmi les simples qu'il cultivait il mettait des figures de serpens et d'animaux, représentées avec tant d'art qu'il était difficile de ne point s'y laisser tromper plusieurs fois.

François Bassan, l'aîné des enfans de Jacques Bassan, mourut à Venise en 1594. Il travailla dans le palais Saint-Marc avec le Tintoret et Paul Véronèse.

Léandre Bassan, second fils de Jacques, mourut à Venise en 1623. Ce peintre réussissait parfaitement dans le genre du portrait, auquel il s'adonna. L'empereur Rodolphe II fut si satisfait de plusieurs de ses tableaux, qu'il lui fit présent de son portrait en médaille d'or, et le doge de Venise le fit chevalier de Saint-Marc pour l'avoir représenté à son gré. Mais généralement nous ne les citerons que comme élèves de l'école vénitienne, c'est à dire comme coloristes.

14) Page 26, Vers 20.

Admirez de Rubens le brillant coloris:
Astre de la Peinture, artiste inimitable, etc.

Pierre-Paul Rubens, né à Cologne en 1577. Aucun peintre n'a joui de plus de considération que Rubens; recherché des princes et des rois, devenu négociateur de l'un d'eux, il s'illustra autant par son génie et ses talens que par les connaissances profondes qu'il avait en politique.

Détailler toutes les qualités nécessaires pour faire un grand peintre, c'est décrire celles dont Rubens était doué : il était savant dans les belles-lettres, dans l'histoire et l'allégorie, dont il a abusé trop souvent; son génie vaste et puissant le rendait également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau; il inventait facilement ; et s'il fallait un même sujet plusieurs fois son imagination lui fournissait aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magnificence. Ses attitudes sont naturelles et variées ; ses airs de tête sont d'une beauté singulière; il y a dans ses idées une abondance et dans ses expressions une vivacité admirables. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, et ne leur a donné en même temps plus de force, plus d'harmonie et de vérité. Son pinceau est moelleux, ses touches faciles et légères, ses carnations fraîches, et ses draperies jetées avec beaucoup d'art. On peut lui reprocher l'incorrection dans ses figures, et un goût de dessin lourd et qui tient du caractère flamand. Ses femmes sont presque toujours hommasses.

Rubens ayant été prié de prendre un jeune homme pour élève, la personne qui le sollicitait cherchait à l'y engager en disant que ce jeune homme était déjà avancé dans l'art, et qu'il pouvait lui être utile pour peindre les fonds : s'il est ainsi, répond Rubens en souriant, il n'a plus besoin de moi.

On rapporte que Rubens retouchait ses tableaux en plein air.

On peut admirer dans la galerie du palais du Luxembourg ses œuvres, qu'on peut appeler un poëme, et qui portent le nom des Couches de Médicis. Dans le tableau de la naissance du fils de Marie de Médicis, c'est un trait de génie que d'avoir su montrer sur le visage de la mère la joie à travers la douleur.

Rubens mourut à Anvers en 1640.

[15]) Page 27, Vers 5.

Vandick est l'héritier de son talent parfait;
Proclamez avec nous Vandick roi du portrait!

Antoine Vandick, né à Anvers en 1599. Ce disciple de Rubens a fait plusieurs tableaux d'histoire qui sont fort estimés; mais c'est particulièrement dans le portrait qu'il s'est distingué, et il a tellement excellé dans ce genre qu'on l'appelle *le roi du portrait.*

On reconnaît dans les compositions de Vandick les principes qui dirigeaient Rubens; cependant il n'était ni assez universel, ni aussi savant que ce grand homme.

Il était persuadé que la lumière et tout ce qui la réfléchit vivement, comme les glaces, sont de ces choses dont l'art n'approche que de loin. Un de ses disciples peignait une cuirasse luisante, et se désespérait

de ne pouvoir l'imiter : Vandick entre, jette les yeux sur l'ouvrage de son élève mécontent; mais sans lui parler il emporte la cuirasse, et revient en lui disant : —Hé bien, que pensez-vous? — Que ma cuirasse est moins mal. — Oui, sans doute, il fallait vous arrêter; je vous ai rendu service en emmenant avec moi ce contradicteur éternel, avec qui vous n'auriez jamais le dernier.

On ne peut rendre la nature avec plus de grâce, d'esprit, de noblesse, et en même temps avec plus de vérité. Son pinceau est plus coulant et plus moelleux que celui de son maître; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations, et plus d'élégance à son dessin. Il mourut à Londres en 1641.

Guillaume Hogarth, peintre anglais, né à Londres en 1698. Il fut nommé peintre du roi d'Angleterre. Il s'est attaché au poétique de la peinture; c'est le peintre des mœurs, qu'il a tracées avec beaucoup de vérité et d'énergie. Il avait fait graver une estampe dans laquelle il avait exprimé les différens tourmens que l'on fait éprouver aux chevaux : un charretier fouettait un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bonhomme, touché de pitié, lui dit : — Misérable! tu n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth? — Cet artiste savant, mais un peu exagéré, mourut comblé d'honneurs à Leicesterfields, en octobre 1764.

Hogarth a été quelquefois trivial en voulant donner des leçons à l'humanité; les vérités les plus frappantes ne sauraient nous convaincre et nous toucher parfaitement sans le secours de l'éloquence, les charmes de la diction. Sous le rapport de la critique nous voulons être traités comme les enfans : la médecine qu'on leur présente est amère; mais on a soin de frotter de miel les bords du vase.

Joshna Reynolds, un des meilleurs peintres de portraits d'Angleterre, et sir West, peintre d'histoire, né à Londres, encore existant.

16) Page 27, Vers 14.

De Téniers consultez les tableaux toujours vrais.
Il vient, pour nous dépeindre une burlesque orgie, etc.

David Teniers le jeune, né à Anvers en 1610. Les sujets ordinaires des tableaux de ce peintre sont des scènes réjouissantes : il a représenté des buveurs, des chimistes, des noces et fêtes de village; plusieurs tentations de saint Antoine, des corps-de-garde, des tabagies, des fumeurs, etc., etc.

Ce peintre maniait le pinceau avec beaucoup de facilité; ses ciels sont très-bien rendus et d'une couleur gaie et lumineuse; il touchait les arbres avec une grande légèreté, et donnait à ses petites figures une âme, une expression et un caractère admirables : on

lui reproche cependant d'avoir fait ses figures trop courtes, et de n'avoir pas assez varié ses compositions.

Louis XIV n'aimait point son genre de peinture. On avait un jour orné sa chambre de plusieurs tableaux de Teniers; mais aussitôt que ce prince les vit, qu'on m'ôte, dit-il, ces magots de devant les yeux. Le mépris dédaigneux de ce monarque ne prouve rien contre les talens du peintre, et tous les princes ne pensèrent point comme Louis XIV, car Teniers fut honoré de l'amitié de l'archiduc Léopold Guillaume, qui lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, et le fit gentilhomme de sa chambre. La reine Christine lui donna aussi son portrait. Le prince d'Orange Guillaume et l'évêque de Gand, enfin tous les seigneurs qui se piquaient de quelque goût pour la peinture firent un accueil favorable à ce célèbre artiste. Il mourut en 1694.

Après avoir parlé de Teniers je crois devoir dire un mot d'un peintre français que je n'ai pas placé dans mes vers, mais qui n'est pas sans motif d'admiration. Pour le burlesque de la peinture Callot a surpassé dans ce genre ceux qui l'ont précédé, et il est resté inimitable, quoiqu'il partage pourtant avec Bamboche la gloire d'avoir donné son nom à tous les individus disgraciés par la nature: cependant, il faut en convenir, tous les monstres dont Callot est le père sont dessinés avec un esprit et une décence qui

charment les connaisseurs : il donne à un démon la tête d'une écrevisse et les pattes d'une oie; chacune de ces parties, incohérentes entre elles, sont agencées avec une sorte de vraisemblance, et on les reconnaît distinctement, tant les formes en sont correctes. Callot est un génie à part; il est seul de sa classe : il faut l'admirer, mais se garder de marcher sur ses traces. Teniers a quelquefois traité ce genre avec supériorité; il a peint des corps-de-garde de singes.

17) Page 27, Vers 24.

Rembrandt toujours s'attache aux nuances premières;
Mais souvent il traîna, cherchant un clair douteux, etc.

Rembrandt van Ryn, peintre et graveur, fils d'un meunier, né en 1606 dans un moulin situé sur le bras du Rhin qui va à Leyden.

Un petit tableau qu'il fit, et qu'un connaisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de la Hollande; on s'empressa d'avoir de ses ouvrages. Ce peintre a fait beaucoup de portraits. Il mettait ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux pour ne point tomber dans des défauts de perspective dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes; il négligea l'antique, pour lequel il avait un souverain mépris.

Ce peintre possédait dans un degré éminent

l'intelligence du clair-obscur : ses tableaux, à les regarder de près, sont heurtés et raboteux; mais ils font de loin un effet merveilleux. Ses compositions sont très-expressives, ses demi-figures, et surtout ses têtes de vieillards sont frappantes. Mort à Amsterdam en 1674.

18) Page 28, Vers 14.

> Wouwermans fait hennir un coursier indomptable.
> On suit avec plaisir les sites de Wynants.

Philippe Wouwermans, né à Harlem en 1620.

Ce peintre est un des maîtres de Hollande, dont la manière a été le plus universellement goûtée; il a surtout excellé dans les paysages, qu'il ornait ordinairement de chasses, de haltes, de campemens d'armée, de petits combats, et d'autres sujets dans lesquels il pouvait placer des chevaux qu'il dessinait dans la dernière perfection. Les tableaux de ce maître, quoique en très-grand nombre, sont vivement recherchés par les connaisseurs, qui admirent dans ce peintre un talent du premier ordre.

Wouwermans eut à se plaindre de la fortune. Il avait un fils à qui il aima mieux donner le goût du cloître que de la peinture; il fit même brûler en sa présence, étant au lit de la mort, une cassette remplie de ses études et de ses dessins. Il mourut à Harlem en 1668.

Jean Wynants, né à Harlem vers 1600, maître d'Adrien Vanden Velde et de Wouwermans, a un nom célèbre parmi les paysagistes; il réunissait une touche ferme et vigoureuse à un pinceau délicat. La débauche et le jeu abrégèrent ses jours, et arrêtèrent ce beau talent dans sa carrière en 1670.

Adrien Vanden Velde, né à Amsterdam en 1639, a excellé à peindre des animaux. Son pinceau est suave et onctueux. Beaucoup de bons maîtres s'adressaient à lui pour orner leurs tableaux. Il mourut en 1672.

Nicolas Berghem, peintre et graveur, né à Amsterdam en 1624.

Berghem est un des plus grands paysagistes; ses ouvrages sont admirables par la richesse et la variété de ses compositions, par la vérité et le charme de son coloris, par la liberté et l'élégance de sa touche, par des effets piquans de lumière, enfin par son habileté à peindre des ciels. Il mourut à Harlem en 1683.

Paul Potter, né en 1625, un des plus fameux peintres de l'école hollandaise, nous a laissé des paysages inimitables. Il épousa la fille d'un architecte : cette femme avait, dit-on, beaucoup de penchant pour la galanterie, et s'accommodait assez du grand monde; il

augmentait le nombre de ses adorateurs. Son mari, toujours occupé de son métier, les voyait tranquillement, et elle ne se donnait pas la peine de sauver les apparences. Un jour, l'ayant surprise avec un de ses galans dans les momens les plus tendres, il s'avise, à l'exemple de Vulcain, de les entourer tous deux d'un roseau qui servait à chasser les mouches de son cheval, et de les garrotter avec de fortes cordes qui se trouvèrent sous sa main; il les fit voir même barricadés aux autres amans, qui se retirèrent furieux; et la femme, honteuse de sa faute, devint plus sage désormais; Potter fut même assez indulgent pour la lui pardonner.

Il était très-assidu, et ce fut cette grande assiduité qui abrégea ses jours; il devint étique, et mourut à Amsterdam en 1654, âgé de vingt-neuf ans. Ses tableaux sont les seuls enfans qu'il ait laissés; ils sont devenus extrêmement à la mode, et la façon de feuiller les arbres, un peu négligée, suffit pour les faire connaître. Il peint les bestiaux avec un art connu de lui seul.

Jean van Huisum, né à Amsterdam en 1682.

Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moelleux, joints à une imitation parfaite de la nature, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Le velouté des fruits,

l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savait donner aux insectes, tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable. Il était d'une humeur bizarre et sauvage. Il mourut à Amsterdam en 1749.

Gérard Dow, né dans la ville de Leyden en 1613.

Quoique élève de Rembrandt, il prit une manière d'opérer tout opposée à celle de ce maître; mais il lui devait l'intelligence de ce beau coloris qu'on admire dans ses tableaux. On ne peut avoir plus de patience dans le travail, et plus de goût pour l'extrême propreté que Gérard Dow. Ce peintre regardait la poussière comme un vrai fléau, et son attention à s'en garantir était tout à fait singulière : son atelier donnait sur un canal afin d'éviter la poudre; on broyait ses couleurs sur un cristal; il enfermait soigneusement sa palette et ses pinceaux, et lorsqu'il était assis il attendait avec un phlegme admirable, avant de travailler, que la poussière fût dissipée : il mettait beaucoup de temps à ce qu'il faisait; il fut trois jours à représenter le manche d'un balai, et cinq à peindre la main d'une personne qui voulait avoir son portrait. Il n'y a rien de mieux terminé que ses tableaux; il faut le secours d'une loupe pour en démêler le travail.

Dujardin (Karel ou Carle) excellait dans les bambochades; ses scènes de charlatans, de voleurs ou de marchés sont faites de la manière la plus ingénieuse et la plus spirituelle. Il mourut à Venise en 1678.

Mieris est connu pour avoir peint supérieurement les étoffes, et spécialement les satins.

NOTES

DU

TROISIÈME CHANT.

1) Page 33, Vers 7.

Salut, docte Cousin qui fondas notre école !
A la toile, à l'airain tu donnas la parole.

Jean Cousin. Lorsque maître Roux et le Primatice furent mandés en France il y avait déjà de bons peintres dans ce royaume; on y connaissait Charles et Thomas Dorigny, Charmoy, Louis-François du Breuil, Bunel, Dubois, Jamet, Corneille de Lyon, du Moutier et autres.

La plupart de ces artistes s'étaient bornés au portrait: ainsi l'on peut regarder Jean Cousin comme le premier peintre français qui se soit distingué dans l'histoire. Il

était natif de Soucy près de Sens. Il peignait sur verre ; il était aussi grand sculpteur que peintre : on a de lui, au Musée des Augustins, le tombeau de l'amiral Chabot. Il eut une grande réputation sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III, dont il fut très-honoré. On ignore l'année précise de sa mort.

[2]) Page 34, Vers 2.

Soudain Rome se tait; le Poussin a paru :
Il va de l'univers retracer le naufrage.

Nicolas Poussin, né aux Andelys en 1594.

Lisez Anacréon, et Catulle, et Chaulieu, tous les poëtes érotiques ; ils ont senti que l'idée d'une mort éloignée communique à l'âme au milieu des plaisirs une douce mélancolie, un sentiment d'inquiétude qui donne plus de prix aux doux objets dont nous craignons la perte; leurs œuvres sont remplies de ces rapprochemens : où les voit-on plus délicatement placés, plus ingénieusement imaginés, plus simplement exprimés que dans l'Arcadie du Poussin?

Le Poussin est un des peintres qui a le mieux observé les sages convenances du costume : s'il donne à un sénateur ou à un personnage distingué la robe longue, il ne la charge pas de plus d'étoffe qu'il n'en peut porter, excès dans lequel plusieurs peintres sont tombés; les esclaves sont presque nus; les femmes, les

nymphes et les déesses sont vêtues à la légère; les attributs qui caractérisent les figures ne sont jamais oubliés; enfin il est maître dans l'art d'annoncer les acteurs et le lieu de la scène. Le Brun est comme lui scrupuleux observateur du costume.

Le Poussin réunissait dans son caractère la fierté, la modestie, le désintéressement et la sensibilité. Il mena la vie la plus simple dans Rome : un jour il reconduisit le cardinal Massimi une lampe à la main; cette éminence trouva à redire qu'il n'eût pas un valet pour le servir. — Que je vous plains! dit-il au savant peintre. — Je vous plains bien davantage d'en avoir tant, lui répondit le Poussin.

Ses Sept Sacremens forment une suite très-précieuse; le tableau du Mariage est le plus faible de tous; ce qui fit dire à un plaisant qu'un bon mariage était difficile à faire, même en peinture.

Voltaire a écrit quelque part « que le Poussin n'eut de maître que son génie, qu'on l'appelle le peintre des gens d'esprit, et qu'on pourrait aussi l'appeler celui des gens de goût. Une chose digne de remarque, continue-t-il, c'est que le désir de consulter la belle nature dans les antiques fit aller le Poussin à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvres qu'il ne vendait que sept écus la pièce. »

On a de ce peintre un Ravissement de saint Paul qui fait pendant avec la Vision d'Ezéchiel de Raphël.

Ce tableau n'est point déparé du tout par celui de Raphaël, et on les voit tous les deux avec un égal plaisir. Il mourut à Rome en 1665.

3) Page 34, Vers 19.

> Lesueur du pinceau fait briller l'éloquence:
> S'il trace de Bruno l'héroïque constance, etc.

Eustache Lesueur, né à Paris en 1617. Il est surnommé le Raphaël français.

Ce savant artiste n'a jamais sorti de son pays; cependant il n'a manqué à Lesueur pour être parfait que le pinceau de l'école vénitienne; son coloris aurait eu plus de force et de vérité, et il aurait montré plus d'intelligence du clair-obscur. Lebrun fut jaloux de ses rares qualités.

Ses principaux ouvrages sont à Paris. On connaît les peintures dont il orna le petit cloître des Chartreux, et qui sont maintenant dans une galerie du palais du Luxembourg; elles ont été gâtées par quelques envieux.

On voyait aussi de ses tableaux dans plusieurs églises de Paris; mais depuis la révolution ils ont été presque tous déposés au Musée impérial. Il mourut à Paris en 1655.

4) Page 35, Vers 9.

Sur la fin d'un beau jour le Lorrain nous présente
Les mobiles reflets d'une onde transparente.

Claude Gelée, dit le Lorrain, naquit en Lorraine au château de Chamagne, en 1600, dans le diocèse de Toul. Il fut d'abord valet chez Augustin Tasse, dont il broyait les couleurs : fidèle interprète des beautés de la nature, il n'eut jamais d'autre maître. Ce peintre, sachant à peine écrire son nom, pouvait disputer d'ignorance avec Rembrandt; tous deux n'ont consulté que la nature. C'est le plus grand paysagiste qui honore la peinture. Il mourut de la goutte à Rome en 1682.

Pierre Mignard, surnommé le Romain à cause de son long séjour à Rome, naquit à Troyes en 1610. Il était né peintre : on le destinait à la profession de médecin; mais son génie se développa à l'âge de quinze ans. Le maréchal de Vitry lui donna à peindre la chapelle de son château de Coubert, morceau qui fut admiré des connaisseurs. Le roi lui accorda des lettres de noblesse, et le nomma son premier peintre à la mort de Le Brun. Il était très-laborieux, et disait souvent qu'il regardait les paresseux comme des hommes morts. Son esprit agréable et fin le mettait en rapport

avec Chapelle, Racine, Molière, etc. Ce dernier composa à son honneur le Val-de-Grâce, orné de ses peintures à fresque. Il eut un coloris brillant, un assez beau style, mais point de correction de dessin; il prenait toujours dans les vierges, pour modèle, la comtesse de Feuquière sa fille. L'on doit ne pas omettre qu'il copiait les tableaux des grands maîtres à la perfection. Il mourut à Paris en 1695.

La France compte parmi ses peintres un Titien; elle n'a guère eu de plus grand coloriste que Jacques Blanchard, né à Paris en 1600. Il étudia pour se perfectionner à l'école vénitienne. Il mourut d'une fluxion de poitrine en 1638, âgé de trente-huit ans.

5) Page 35, Vers 19.

Boucher, trop maniéré, le trop hardi Restout
Inventaient la nature et dénaturaient tout.

François Boucher, premier peintre du roi, élève de Lemoyne, remporta à l'âge de dix-neuf ans le prix de l'Académie. De son temps on l'appelait l'Albane français; mais de nos jours on est très-fort revenu de ce jugement. Ses compositions sont pyramidales, et ses carnations trop pourprées. Boucher eût été un des plus grands peintres de France s'il n'eût été entraîné

par le mauvais goût de son siècle; du reste sa touche est spirituelle et fine, ses airs de tête expressifs. Il mourut en 1770 à soixante-six ans.

Jean Restout, peintre ordinaire du roi, fils et petit-fils de peintre, et neveu de Jouvenet, étudia sous son oncle et sous Latour, fameux par ses pastels. Il naquit en 1692, mourut en 1768 directeur de l'Académie de Peinture.

6) Page 35, Vers 25.

> Vien peint le sommeil d'un vénérable ermite;
> Avec lui l'art s'éveille, ou plutôt ressuscite.

M. Vien vient d'être enlevé aux artistes, qui l'aimaient et le révéraient comme leur père. Je ne veux point faire ici l'oraison funèbre de cet excellent peintre; mon éloge sera court et précis; Vien est le restaurateur de l'école française.

Claude-Joseph Vernet, né à Avignon en 1714.

Ce peintre, allant à Rome pour l'étude de son art, fut retenu en mer par le calme et les vents contraires: arrivé dans cette ville, il peignit un tableau de marine qu'il vendit beaucoup plus qu'il n'osait l'espérer.

Peut-être n'eût-il pas été peintre de marine s'il eût fait son voyage par terre.

Une manière de composer originale, noble, poétique, est principalement ce qui le caractérise. Voltaire a dit que le grand mérite d'Homère était d'être un peintre sublime : le grand mérite de Vernet est d'être un poëte sublime ; il est encore distingué par une couleur locale tout à fait à lui, par une touche vive et spirituelle, qui lui est toute particulière.

Pour prouver combien il avait cet enthousiasme qui fait sentir et saisir les beautés ravissantes de la nature, il suffit de dire que dans un de ses voyages sur mer, au plus fort d'une violente tempête, ne connaissant d'autre danger que celui de ne pas jouir d'un si magnifique spectacle, il se fit attacher à un mât pour mieux contempler, pour mieux étudier l'imposante majesté du désordre des élémens.

Il est généralement regardé comme le peintre de marine qui approche le plus de la perfection. On connaît ce mot charmant qui lui fut adressé par un ami qui ne l'avait vu de longtemps : « Vernet, fais-tu « toujours la pluie et le beau temps ? »

Nous trouvons dans son fils un digne successeur de ses talens. Vernet est mort en 1789, âgé de soixante-quinze ans.

7) Page 36, Vers 7.

Du village paraît la modeste accordée :
Pour peindre la vertu, noble et touchante idée!

Greuze, né à Tournu en Bourgogne en 1725.

Ce peintre n'eut de guide que son génie. Après avoir étudié à Rome, et admiré dans les principales villes les chefs-d'œuvres dont elles étaient alors embellies, il revint en France avec un talent qui s'était développé pour ainsi dire jusqu'à la perfection, et qui lui attira autant d'admirateurs que d'envieux. La fraîcheur et le précieux de son coloris ne le cèdent en rien à celui de van Dick et à la manière large et franche de Rembrandt.

Enthousiaste de son art, Greuze disait que la peinture était un champ vaste et sans limites que le génie seul pouvait agrandir. Ses tableaux sont des drames éloquens. Quelques connaisseurs lui ont reproché d'avoir donné les mêmes airs de tète à presque tous les personnages de ses tableaux.

Ce peintre prenait ses modèles dans sa famille ; les traits de sa femme et ceux de ses filles sont ceux qui se reproduisent sans cesse sous ses pinceaux.

Au résumé ce peintre n'a point eu de maître, n'a pas formé d'élèves, et n'aura probablement que de faibles imitateurs, et son siècle ne lui a pas rendu

justice. Il mourut à Paris, âgé de quatre-vingts ans, en 1805.

Un de ses élèves lui a consacré l'épitaphe suivante :

Ci-gît Greuze, peintre enchanteur :
De l'art par une route sûre
Il sut atteindre la hauteur
Et rivaliser la nature.

8) Page 36, Vers 17.

Mais quoi, jeune Drouais, tu triomphes, tu meurs!
Ah! ton laurier grandit, arrosé de nos pleurs!

Germain-Jean Drouais, d'une famille de peintres, naquit à Paris en 1763. Il était élève de l'Académie de Peinture, et élève digne d'être maître. Son émulation était extrême; quand on lui disait que le travail altérait sa santé il répondait : « Vaincre ou mourir; il « faut que je sois peintre ou rien. » Son père disait : « Il fait avec facilité à dix ans ce que je faisais avec « peine à dix-huit. » Quoique la nature lui eût donné une figure douce, noble et régulière, il fuyait les femmes. « Méritons, disait-il, la gloire avant que de « songer au plaisir. » Son tableau de la Cananéenne, qui fut son morceau de concours pour le prix des élèves, est un chef-d'œuvre qui étonne les hommes de l'art; il n'avait pas encore été à Rome quand il le composa, et cependant on y admira la noble simplicité et la majestueuse expression de Raphaël : ce beau

tableau orne le Musée de Versailles. Il mourut à Rome d'une fièvre inflammatoire en 1790.

9) Page 36, Vers 26.

A l'éclat passager du fragile pastel
Rosalba sut prêter un attrait immortel.

Rosaalba, (Carriera) célèbre par son talent pour la peinture, de l'école de Venise, morte en 1761, réussit surtout dans le portrait. Ses pastels sont connus de toute l'Europe; elle a traité la miniature dans un goût nouveau qui lui donne une expression singulière.

Parmi les femmes qui honorent la peinture j'ai oublié la célèbre Angélica Kauffmann de Londres, dont les tableaux sont recherchés, et Elisabeth-Sophie Chéron, dame le Hay, peintresse et poëte, surnommée Erato par l'académie de Ricovrati de Padoue; mesdames Chaudet, Benoît, Favart, etc.

10) Page 37, Vers 9.

Philomèle, cet art te doit son origine.
Térée un jour, épris de sa beauté divine, etc.

Consultez les Métamorphoses d'Ovide, VIe livre, ch. x.

Threicius Tereus hæc auxiliaribus armis
Fuderat, et clarum vincendo nomen habebat.

[11]) Page 38, Vers 2.

De Mathilde chez nous l'esprit ingénieux,
D'un époux conquérant éternisant la gloire, etc.

On connaît cette fameuse tapisserie de la reine Mathilde, où elle avait tracé les exploits de son auguste époux Guillaume le Conquérant. Cet ouvrage, précieux pour l'époque où il fut composé, et par la patience incroyable qu'il exigea, a été exposé au Musée, où l'on pouvait l'admirer. Cette tapisserie est plus curieuse que le meilleur livre pour apprendre les usages, les mœurs et les costumes du temps où vivait Mathilde.

[12]) Page 39, Vers 17.

Je reconnais Le Brun à sa verve brûlante.
J'admire Véronèse en sa couleur brillante.

Charles Le Brun, né à Paris.

Ce peintre fut à Rome en 1639, et y demeura trois ans avec une pension du chancelier. Le premier tableau qu'il peignit à son retour fut le serpent d'airain. Il eut d'abord une pension de 12,000 livres du surintendant Fouquet; ensuite le roi l'honora de l'ordre de Saint-Michel, et le nomma son premier peintre. Il a été le fondateur de l'école de France à Rome.

Ses plafonds faits à Sceaux, à Versailles, et principalement les batailles d'Alexandre, sont ses plus célèbres ouvrages. Il avait soixante ans lorsqu'il exécuta les batailles d'Alexandre.

Les ordonnances de ce peintre sont grandes et faciles; jamais des lignes désagréables n'y fatiguent les yeux; mais on n'y trouve jamais cette intéressante simplicité qui touche; elles excitent l'admiration, l'étonnement, et cette sorte de plaisir que l'on éprouve en voyant de grands spectacles, des choses extraordinaires, des cérémonies magnifiques, des marches triomphales : il semble qu'il se plaisait particulièrement à peindre tout ce que Louis XIV aimait à voir.

On l'admire comme la fameuse Clairon, mais il n'entraîne pas comme la Dumesnil. Il mourut dans son logement des Gobelins.

Lisez les Conférences de Le Brun sur les passions : ce traité est écrit avec bonhommie et clarté; il est d'autant précieux que l'exemple est à côté du précepte.

13) Page 41, Vers 9.

De l'art de Lawater faites un long usage;
Pour connaître le cœur lisez sur le visage.

Le peintre doit étudier les figures qu'il voit journellement; si quelque personne qui nous est chère vient à nous être enlevée par la mort, alors triompheront l'art de Raphaël et celui du pasteur de Zurich.

14) Page 43, Vers 21.

De ces compilateurs dénonçons la bassesse.
Si ces mortels fameux, admirés dans la Grèce, etc.

Les antiques doivent guider la marche encore faible des jeunes dessinateurs, qui les quittent bientôt pour étudier la nature, qui seule peut fournir au sculpteur ces beautés; et j'en appelle à l'ombre des Phidias et des Praxitèles : mais nous finirons par détester ces sublimes morceaux si l'on ne parvient pas à faire rougir les compilateurs; ces artistes ressemblent aux fripiers qui font provision d'habits de toutes les couleurs et de toutes les tailles pour les placer vaille que vaille selon l'occasion; on sent toujours la friperie par quelque coin, et quant à la question que l'on croit que je veux toucher ici, et que l'on a débattue tant de fois, sur l'abus d'une étude trop prolongée, quoique Rubens puisse être taxé d'hérésie sur le point du dessin, il faut placer devant les yeux de quelques fanatiques son écrit latin sur le danger d'une imitation trop servile et trop continue des antiques.

Comme je n'ai dû citer dans mes vers que les premiers peintres d'Italie, d'Espagne, de Flandre et de Hollande, j'ai omis des artistes qui peuvent encore

être des guides sûrs pour les élèves; par exemple, le Parmesan, Salvator, Primatice, le Giordano, Murillo, Valenciano, Holbein, Ribera, Metzu, Jean Steen, van Ostade, etc. Quoique ces talens puissent subir quelquefois une critique juste, on ne peut leur refuser l'admiration, et l'on peut trouver quelquefois dans leurs ouvrages d'utiles leçons.

Je n'ai plus qu'un mot à dire maintenant; c'est un hommage à l'école moderne de France.

De nos jours, si l'on en croit la critique, les sciences sont abandonnées, les arts n'ont plus de cultivateurs, les lettres languissent sans littérateurs et sans Mécènes; le flambeau du génie s'est éteint; le vrai goût n'est plus; la frivolité nous l'enlève; les beaux âges sont passés; la barbarie gothique va renaître, déjà même nous environne.

Les arts, loin de dégénérer, ont encore la fécondité des premiers temps, et jettent le même éclat. Nos sculpteurs ne le cèdent en rien à ceux que l'injustice leur préfère, et les ouvrages de nos peintres et ceux de nos architectes peuvent souffrir le parallèle avec plusieurs de l'antiquité; enfin l'école française s'est relevée avec dignité, se soutient avec distinction, et marche d'un pas égal à côté des écoles grecques et romaines; le plus grand succès la suit toujours, et les chefs-d'œuvres qu'elle enfante seraient avoués des plus grands maîtres : les étrangers l'admirent, mais sans oser l'imiter; on peut même avancer que la

France maintenant ne voit aucune nation qui soit son émule.

C'est donc à tort qu'on nous annonce la stérilité des arts, et qu'on nous menace de leur décadence.

Vous attestez le contraire, illustres artistes, vous par qui la France atteint la perfection de l'ancienne Rome, et l'emporte maintenant sur l'Italie! Continuez, forcez l'envie même d'être votre admiratrice, elle qui répand sur les plus belles productions du génie les poisons les plus dangereux; faites constamment nos plaisirs et notre triomphe.

Après avoir salué les peintres qui honorent la France, je n'ai qu'un regret; c'est que beaucoup d'artistes distingués aient échappé à ma mémoire infidèle, comme d'abord M. Turpin de Crissé, qui marche sur les pas du Poussin dans ses riches et savans paysages; enfin MM. Robert-Lefèvre, Monsiau, Menjaud, Augustin; mais ils sont bien vengés de cet oubli par les éloges mérités que le public leur a prodigués en couronnant leurs excellens tableaux.

FIN.

